











Extrait de la REVUE DE TOULOUSE, livraison du 1^{er} juillet 1863.

(Onzième année, tome xxii^e de la collection).

BAOUR-LORMIAN.

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

R. Resp Pp XIX 83

BAOUR-LORMIAN

(DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE)

ESQUISSES HISTORIQUES

SUR LA

LITTÉRATURE DE L'EMPIRE ET DE LA RESTAURATION

PAR

EUGÈNE HANGAR

ANCIEN MAGISTRAT.



TOULOUSE

TYPOGRAPHIE DE BONNAL ET GIBBRAC

RUE SAINT-ROME, 44

—
1865.

TYPOGRAPHIE DE BONNAL ET GIBRAC,
RUE SAINT-ROME, 44, TOULOUSE.

BAOUR-LORMIAN.

Esquisses historiques sur la Littérature de l'Empire et de la
Restauration.

PREMIÈRE PARTIE.

Une mission d'outre-tombe, principalement quand elle s'accomplit, pourra paraître dans bien des cas étrange, singulière même. Par le fait, elle le devient, autant pour celui qui la donne que pour celui qui la reçoit, lorsque les conditions imposées se montrent environnées de détails, d'accessoires, que l'on doit et que l'on peut qualifier de bizarres.

Une convention arrêtée, stipulée à deux, par laquelle l'un des interlocuteurs confie sa mémoire et ses œuvres, pour que le tout soit porté à la ratification suprême de la postérité, est un peu extraordinaire, incroyable même, si l'on veut. Pourtant, la réalité est là, elle me touche, elle me presse avec ses souvenirs et ses personnalités, et, malgré les invraisemblances, j'en rappellerai les conditions diverses.

Des deux interlocuteurs l'un s'en est allé ; l'autre exécute, ou tente d'exécuter aujourd'hui, sans se trouver beaucoup trop en retard, le mandat qui avait été accepté et promis.

En effet, quand un ami s'est avancé sur les derniers versants de la vie, qu'il est près de vous, plus ou moins chargé de gloire et d'années, quand il vous dit avec le pressentiment de sa fin qu'il croit proche : « Voilà mon bagage littéraire ; lorsque je ne serai plus, je compte sur vous ; présentez-le au grand tribunal de l'avenir, devant cette haute juridiction qui s'appelle la postérité ; portez-lui mon nom et mes œuvres... » et que vous avez dit *oui*, il s'accomplit un de ces contrats, un de ces engagements, que tous ceux qui me lisent ne considèrent pas comme infiniment sérieux, mais qui pourtant a bien son côté respectable et que l'on pourrait même qualifier de sacré.

Que m'importe, me suis-je dit, que les circonstances ne s'offrent pas, à première vue, simples et naturelles ? L'engagement n'en est pas moins là, présent à mes souvenirs, avec son véritable caractère ; et, après un certain nombre d'années, je crois accomplir une action pieuse, quand je me prends à retracer la vie de celui à qui, dans l'intimité du foyer, dans le laisser-aller de la causerie intime, dans le demi-sérieux du tête-à-tête, j'ai livré ma promesse.

Il me disait :

— J'ai quelques années à peine devant moi ; tout ce que j'avais à faire je l'ai fait ; vous vous retirerez bientôt dans le pays natal, dans la cité de mes affections.... et, lorsque l'heure fatale aura sonné à l'horloge sombre, vous voudrez bien, en face des contemporains, soutenir mon dernier procès à l'aide d'une biographie quelconque. Les comptes à régler avec la génération qui ne nous a pas coudoyés, peuvent bien avoir leurs difficultés ; n'allez pas vous montrer oublieux... ainsi est votre tâche pour plus tard... tenez-moi parole !...

Tels sont les propos semi-graves, semi-va-tidiques de ce colloque, qui pourrait bien avoir sa physionomie originale, si je poussais jusqu'au bout le récit d'une histoire qui n'est pas un conte fait à plaisir.

C'était pendant un de ces automnes qui ont précédé 1848 ; nous fêtions ensemble le jour anniversaire de la naissance (le 17 septembre 1772), et ce, avec toute la solennité et l'intimité encore d'une table bien servie et d'un festin à deux. Je n'ai jamais perdu le souvenir du dialogue qui eut lieu entre nous ; le sens et la lettre ne se sont pas effacés.

— Ma vie, vous la savez assez, me dit le vieux barde ; vous seul connaissez dans toute leur étendue les épisodes divers qui s'y rattachent ; si j'ai bien des fois recommencé devant vous l'anecdote, c'est pour que le disciple sût bien la leçon, et qu'il la sût par cœur ; ainsi donc, c'est convenu !

— Je connais bien, lui observai-je, les années qui se sont écoulées. Mais, pour celles qui sont à venir, devez-vous beaucoup me charger la mémoire ?

— Tranquillisez-vous là-dessus ; Ossian, mon premier patron, ne dépassa pas de beaucoup la limite imposée de tous temps aux octogénaires ; je crois bien être en train de pousser l'imitation jusqu'à la fin... !

— De sorte que je puis désormais commencer l'œuvre, l'achever à peu près, sauf à laisser deux ou trois feuillets en blanc?...

— C'est cela, me dit-il. Vous n'ignorez pas que je n'ai plus qu'à terminer le livre de *Job*, et, après cela, la prose et les vers de ce bas monde ne me regardent plus. Ce n'est pas pour rien que je vous ai nanti de toutes pièces ; vous avez les preuves, ainsi...

— Pas toutes ; vous m'avez bien donné la plupart de vos ouvrages ; il m'en manque quelques-uns : les *Contes d'un philosophe grec*, les *Luttes contre le romantisme*, les.....

— Comment voulez-vous que je vous les donne ? Depuis que j'ai vendu ma bibliothèque, j'ai bien été obligé d'acheter mes propres ouvrages quand mon libraire a voulu tenter une nouvelle édition !

— Alors, comment ferai-je pour des publications que je ne connais pas ?

— Vous consulterez ceux qui les ont lues autrefois...

— Lamothe-Langon ?

— Non ! c'est une mauvaise langue.

— Le vieux Bouilly ?

— Il a perdu les idées ou à peu près.

— Edouard d'Anglemont ?

— C'est un envieux.

— Dupaty !

— Il ne vous écouterait pas ; vous savez qu'il est dans les espaces, ou tout au moins dans son éternel *Croisé*.

— Léon Pillet ?

— Il est mort ou je le tiens pour tel.

— De Jouy ?

— Il va mourir.

— Le Merle, de la *Quotidienne* ?

— Tout de même !... Au fait, vous en parlerez à Lamothe-Langon ; il sait tout cela. Seulement, prenez bien votre temps ; n'allez pas vous heurter contre l'un de ses mauvais moments.

A l'époque dont je parle, je l'ai dit, nous fêtions sa naissance. Cet usage, introduit chez son père, Jean-Florent Baour, il l'avait conservé. Le 17 septembre, — comme il me l'a fait observer souvent, — rappelait un jour fatal, une inondation terrible, où la Garonne, sortant de son lit, défonça si bien le sol et les cimetières, que l'on vit les cadavres entraînés par le courant se présenter aux fenêtres des habitants de Saint-Cyprien, qui avaient toute la peine à se préserver de cette sinistre invasion. Les dates tragiques ou timbrées en noir ne nous échappent pas de sitôt ; voilà pourquoi certains chiffres nous demeurent invariablement fixés dans la mémoire. Ainsi, nous tenons une indication plus que suffisante, et je suis dispensé de répéter la formule éternelle et banale : Louis-Pierre-Marie-François Baour-Lormian naquit à Toulouse, le 17 du mois de septembre de l'année 1772. Cependant, pour plus de précision, et pour constater un fait plus ou moins ignoré des générations qui arrivent, Baour-Lormian reçut le jour dans la maison faisant angle sur la rue *Gamion* avec la rue Saint-Rome, et portant aujourd'hui le numéro trente-deux (52). Florent Baour la tenait d'un sieur de Grumel, chanoine au chapitre de Saint-Etienne, auquel il l'avait achetée quand il vint se fixer à Toulouse, quelques années auparavant. Elle était belle pour le temps ; elle faisait l'encoignure sur la ruelle qui se fermait à cette époque aux deux extrémités au moyen d'une porte de bois, et elle n'avait pas encore revêtu cette désignation, tant soit peu insignifiante, de rue *Gamion*.

En parlant de Baour-Lormian, je ne pourrais pas encore adopter cette formule assez usitée et presque vulgaire que l'on retrouve dans presque tous les dictionnaires *des petits grands hommes* : « Il fit ses humanités avec le plus grand succès. » Non ! la vie de celui qui devait parcourir un champ si vaste et si poétique ne commence pas ainsi ; il fut bien envoyé chez les Doctrinaires, qui tenaient alors le collège de l'Esquille ; il eut pour professeur de rhétorique le Père Lombard ; mais il ne se hâta point de révéler ce qu'il serait plus tard. Le Père

Lombard aimait assez de former ses élèves dans cet art plus ou moins équivoque qu'on appelle les vers ; il entraîna bien quelques adeptes jusque sur ce chemin où le style va, vient, s'arrondit, se gonfle, pour retomber plus ou moins en cadence sur des syllabes sonores... Je ne sais cependant s'il leur versa à profusion le feu sacré ; il est certain qu'il aimait beaucoup les vers ; il cueillit maintes fois l'*Amaranthe*, le *Lys*, la *Violette*, le *Souci d'or*, et, malgré une multiplicité de couronnes assez honnête, il ne put se décider à monter au Capitole que quand il eut poussé la cueillette jusqu'à la douzaine.

Le Père Lombard, par un goût qui lui était propre, ou bien par le fait d'un usage qu'il avait trouvé établi chez les Oratoriens, terminait les cours de l'année par un concours de poésie française. La lutte était obligatoire, et tous, jusqu'au plus mince rhétoricien, étaient tenus de pressurer la muse. Ce jour-là, chacun répondit à l'appel..... un seul néanmoins fit défaut ; il confessa son indigence et il fut écrié à côté de son nom, *néant !*..... Le rhétoricien, devenu vieux, m'a répété quelquefois à ce sujet : « Le Père Lombard ne lança pas sur moi des prophéties bien pompeuses, et, de cette affaire, je ne fus pas précisément placé au banc d'honneur !... Mon père, par surcroît, m'accueillit le soir par cette apostrophe : « Celui-là à coup sûr ne sera jamais poète ! »

Baour-Lormian n'est point une nature tardive qui se développera quand les années auront échauffé son âme, quand l'adolescence aura fait vibrer son cerveau : Non. Seulement ses impressions sont toutes faites ; il est né avec des inspirations ; les entraînements chez lui ne se commandent pas ; ce ne sont pas les hommes, mais les événements qui soulèveront ce tempérament poétique, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui le mettront à flot, qui le lanceront au sommet des vagues les plus élevées. Le poète a été poète quand il a fallu, quand il a dû l'être, et, en dehors, rien au monde n'aurait pu devancer ni le moment ni l'heure, sans trouver une résistance dont toute la force eût été l'inertie.

Le Florent Baour qui lançait les conjectures les plus négatives à la tête de son propre fils, lui-même n'est point un de ces hommes que l'on puisse citer comme le premier venu ; il peut être de ceux qui se trompent, qui s'en vont déroulant le feuillet mystérieux de l'avenir tout en laissant tomber l'erreur jusqu'à terre ; malgré cela, Florent Baour est une individualité d'élite à laquelle l'annaliste local

ne peut refuser ni une place, ni une page. Certes, il était bien de ceux qui peuvent fournir à autrui le bon conseil, et lui donner au besoin les inspirations ; auprès de son père, l'auteur de tant de poésies diverses ne put qu'entendre retentir ces premières paroles qui éveillent l'âme, lui donnent la conscience d'elle-même, et la tournent en réalité vers des aspirations qu'elle n'avait fait qu'entrevoir ou pressentir.

Florent Baour, l'imprimeur-libraire, quittait la ville de Pamiers où il était né, vers l'année 1767 ou 1768 ; il emmenait avec lui son jeune frère, Louis-François Baour, qui n'a pas laissé dans son temps et dans la province, que de mériter une certaine réputation dans la gravure (1). Baour l'imprimeur établit ses presses, comme nous l'avons dit, dans la rue Saint-Rome. De chez lui sortirent non seulement un grand nombre d'ouvrages, mais des œuvres du premier mérite, et qui n'auraient peut-être pas vu le jour, si leurs auteurs n'eussent rencontré dans Florent Baour l'éditeur intelligent, l'éditeur capable, sachant deviner la valeur personnelle de l'écrivain avant que la vogue ait fait son bruit, avant que les circonstances aient laissé percer l'enthousiasme. Dans les matières de l'esprit, il était sur son terrain, et il se fût considéré comme le plus malheureux des hommes s'il eût vu se produire, hors de chez lui, un bon livre qu'il se serait trouvé avoir méconnu d'abord. On peut dire, en toute connaissance de cause, que ses presses ont beaucoup produit, et il est certain que, s'il a fait plus pour l'amour des lettres et de la science que pour la satisfaction de son propre intérêt, il n'en a pas moins été récompensé, et que la fortune, par un caprice qui ne lui est pas journalier, se prit à visiter la maison d'un hôte qui avait dédaigné de lui ouvrir la porte.

Florent Baour n'était pas seulement l'éditeur exceptionnel, qui, en dehors des chiffres et de ses presses, sait compter avec le talent ; il y a mieux, il savait mettre la main à l'œuvre ; il aborda lui-même les domaines de l'harmonie, et les *Poésies languedociennes* qu'il produisit ont prouvé qu'il possédait toutes les ressources de l'idiome ; et, par les étincelles qu'elles laissent jaillir, il est aisé de se convaincre qu'il n'a pas dissimulé, sous les enflures du langage et sous les stérilités de la rime, les pauvretés de son esprit ou de son imagination.

(1) Baour (Louis-François) a gravé d'après Raphaël, le Poussin, Lebrun, Lesueur et autres grands maîtres. Cet artiste travaillait avec facilité, et, avec une réputation circonscrite, il a laissé des ouvrages considérables.

L'on peut considérer Florent Baour, non pas, si l'on veut, comme le fondateur du journalisme toulousain ; mais on peut assurer qu'il planta lui-même les premiers jalons. Les *Affiches-annonces et avis divers* ont été pendant longtemps sa propriété ; les *Affiches* devinrent, durant les premières années de la révolution, un journal politique assez avancé, et son propriétaire fut poursuivi par la Chambre des vacations du Parlement de Toulouse. L'avocat Roques, devenu depuis procureur général impérial, en présenta la défense. Mais ce qui s'est trouvé de tous les temps estimé et recherché, et qui devient plus rare tous les jours, c'est l'*Almanach historique de la province du Languedoc*, par Baour, écuyer, scelleur de la chancellerie près le Parlement. Cette production dura onze ou douze années ; c'est-à-dire, à partir de 1780 jusqu'en 1792, on lui voit occuper un rang des plus littéraires parmi les publications que nos contrées ont vues paraître et réussir.

L'*Almanach* de Baour n'est pas un indicateur proprement dit, ni une nomenclature aride du personnel, des institutions, des ressources que renferme le Languedoc et surtout la ville de Toulouse ; il y a là, dans ces tout petits volumes, dans ces tout petits feuillets, les annales entières du pays, les événements saillants de la province, une description historique et saisissable de notre organisation sociale. Cet écheveau un peu bariolé, et dont les mailles s'appellent le Parlement, Conseillers lays, Conseillers clercs, la Tournelle, les Enquêtes, la Sénéchaussée, le Présidial, le Baillage, le Siège d'appaux, l'Officialité, la Chambre souveraine du clergé, le Capitoulat, le Conseil ordinaire, le Conseil de bourgeoisie, la Viguerie, les Gabelles, en un mot, cet immense engrenage que nous connaissons sous le titre d'ancien régime, ne peut nous devenir familier qu'avec le secours de l'*Almanach*. L'œuvre sera désormais une pièce essentielle ; c'est le passé, en quelque sorte vivant ou ressuscité ; là, chaque personnage, chaque chef de tige est à son poste ; quelquefois assez disposé, avec son implacable authenticité, à donner un démenti formel à ceux qui invoquent une lignée lointaine ; comme aussi à marquer du sceau jadis précieux, ceux dont la médiocrité contemporaine ne saurait plus que faire de tant de distinctions oubliées !

C'était, en somme, un maître homme que l'imprimeur-libraire de la rue Saint-Rome ; il était bon à voir avec sa figure intelligente, son regard pénétrant, son nez fin, sa lèvre railleuse, vêtu de son habit

français aux couleurs amaranthe, les cheveux chargés d'un oeil de poudre, enroulés sur les tempes et enfermés avec symétrie dans un sachet de velours, tel que Jean-Paul Lucas l'avait fait. J'ai vu ce portrait chez l'académicien, et les traits animés de cette peinture rappelaient bien cette physionomie intellectuelle et morale, telle que je crois avoir pu l'esquisser en passant. Baour-Lormian ne pouvait recevoir que de bonnes impulsions auprès de ce père qu'il perdit en 1795.

1793
Baour-Lormian, dès le principe, ne se signale dans sa ville natale et ailleurs que dans le genre satirique. De bonne heure, il s'est armé de la plume de Juvénal. Dès 1805, nous le voyons dans Paris maniant le fouet littéraire à l'encontre des célébrités les mieux posées. Les *Trois mots*, écrits avec verve, avaient eu un vigoureux retentissement : cette triple satire mordait un peu dans tous les sens.

— Mais, avant de le voir se poser dans la capitale, je préfère le voir s'agiter parmi nous, épuiser ainsi les phases de sa vie de province, sauf à le reprendre ailleurs, quand le moment en sera venu. —

Les *Satires toulousaines* sont une période littéraire qui fit bien son bruit dans le temps. Relues aujourd'hui avec quelque attention, elles font revivre avec une certaine vivacité des gens, des mœurs, des coutumes un peu oubliées parmi nous. Pourtant, c'est un monde redevenu nouveau, à force d'avoir été oublié. En les parcourant, on est à peu près sûr de retrouver la société artistique et littéraire de notre cité, telle qu'elle dut se dérouler pendant l'année 1804. Dans ce tableau, assez coloré par lui-même, pas une personnalité qui soit absente, pas un nom, pas une figure qui ait pu se dispenser de comparaître sous la plume acérée et impitoyable du *Satirique*.

Sans essayer de ressusciter l'*Athénée*, ni les assauts qui furent tentés contre cette honorable compagnie, je crois pouvoir dire qu'il y a un certain prestige, un certain charme qui accompagnent toujours les souvenirs. L'*Athénée* est une fondation moderne qui ne remonte pas très-loin sans doute ; pourtant l'édifice lui-même a son passé. Marc-Arcis décora de ses ornements une salle qui n'avait d'abord été destinée qu'aux jeux de l'harmonie ; plus tard, vers 1801, les anciens *Lanternistes* qu'avaient dispersés les événemens, les anciens membres de l'Académie des arts et des lettres, voulurent faire cesser leur isolement et ils fondèrent une Société littéraire, qui, pendant

quelques années, a porté le nom d'*Athénée*. J'ai dit que je ne voulais pas réveiller la satire endormie et morte de sa belle mort ; je resterai fidèle à cette promesse ; néanmoins, je constate qu'il serait assez intéressant de raviver, pour un instant, cette partie de nos annales. Les hommes, qui ont peuplé à cette époque le sanctuaire moderne de l'intelligence, qui se sont posés pendant quelque temps comme les nobles travailleurs de la civilisation, ont bien droit, en dehors de toute critique, à notre respect. Je pense, qu'une esquisse plus ou moins étendue des hommes de ce temps, des productions littéraires et des débats qui eurent lieu pourrait bien apporter son intérêt. Un tableau, autrement dit la physionomie scientifique, artistique, intellectuelle de Toulouse en 1804 et de sa société, est une œuvre à faire en quelque sorte, et un pareil travail est digne de piquer la curiosité. Eh bien ! tout ce monde qui s'agitait alors dans sa sphère, on le retrouve presque tout entier dans les *Satires toulousaines*. Sans pousser plus avant les détails, sans donner de signification aux noms propres, je détacherai quelques vers, et nous retrouverons dans leur contexture, non seulement le poète et son genre, mais encore une vaste série, une singulière nomenclature que l'auteur a prétendu encadrer dans ses rimes. C'est une époque ; c'est la cité, en somme, presque dans son entier .

. Mais puis-je proclamer
Les noms de Saint-Amans, du trésorier Marie,
Du poète Ferlus, du froid Sainte-Marie,
Du médecin Lafont, du rimeur Dalayrac,
Du docteur Barué, du caporal Lignac,
Du chanoine Borès, du capitoul Laporte,
D'Armonica Sabran, du musicien Porte,
Du secrétaire Pech, du juré de Sacy,
Du libraire Lacroix, du bavard Dufay,
Du chimiste Martin, de l'avocat Saurine,
Du rimailleur Delbrel, du chantailleur Caudme,
Du gascon Poitevin, du colon Chastenet,
Du damoiseau Janole et du benet Benet...
.

Si je voulais fouiller, la ville entière et les faubourgs, plus de cinq cents noms éparpillés dans les *Satires toulousaines* sortiraient de l'ombre, et nous présenteraient une surabondance que je ne veux pas traiter, pour le moment. Je me contenterai de citer avec le satirique encore quelques noms :

Limes, Lannes, Olleac, Meyrand, Romieu, Clausade,
Sain-Romain, Bourguignon, Pin, Carrère, Plantade,
Combette, Dubernard, Romiguières, Chirac,
Tournon, Maison, Boubé, Taverne, Dastarac,
Crousel, Double, Léon, Pailhès, Gaude, Lacoste,
Hinard, Lacroix, Montels, Tamm, Saurine, Belleste,
Martin, Villars, Maillot, Ricard, Delbrel, Frisac,
Benet, Vaysse, Cazaux, Corbin, Sacy, Douzac,
Bellecour, Saint-Amans, Fonfrède, Labaumelle,
Gratian, Pelleport, Robert, Corail, Ruelle.

.....

Dans cette satire toulousaine et dans les pièces nombreuses qui s'y rattachent, il y a beaucoup de noms ou de personnages qui sont attaqués, et qui n'appartiennent en rien à l'Athénée; une grande quantité se trouve prise dans toutes les classes les plus diverses; il y a des artistes de toutes les catégories, et de bons et excellents bourgeois, qui n'ont jamais eu rien à démêler, ni avec le théâtre, ni avec les sciences, encore moins avec la poésie.

Maintenant, il est temps de répondre à ceux qui ont demandé: quel est l'auteur des *Satires toulousaines*?

Mes affirmations les plus positives, ainsi que des faits et des observations raisonnées, doivent trouver leur place au milieu d'un problème, qui pour moi n'en est pas un. Oui, je le répéterai jusqu'à la fin: Baour-Lormian est l'auteur des *Satires toulousaines*!

Maintenant ou désormais me posera-t-on la difficulté comme se l'est faite Guérard dans la *France littéraire*? Je soutiens d'abord que cet auteur, ou ce livre, quelque consacré qu'il soit, ne produit pas, selon moi, une objection bien sérieuse. Voici comment s'exprime la *France littéraire* sur ce point: « Il a paru vraisemblable aux biographes modernes que M. Baour-Lormian fût l'auteur des *Satires toulousaines*, attribuées aussi à cinq ou six autres écrivains; mais c'est une erreur qu'ils ont commise. Il suffit de les lire pour en être convaincu. L'épître à l'auteur anonyme des *Satires toulousaines*, qui se trouve jointe ordinairement à la collection, est la seule pièce de ce poète. » Jay, Joui, Norvins, tout en hasardant des noms propres, ont émis des doutes, et reproduit une raison pareille... Je le sais; j'ajoute cependant que cette manière de courir à la découverte de la vérité me paraît un tant soit peu simple. La II^e satire, elle aussi, se met en quête de démasquer le coupable et elle le fait en ces termes:

.....
L'un accuse Treneulle et l'autre Miramont;
Ici, c'est d'Aldéguier; là, c'est l'abbé Raymond;
Cet autre d'un Legris révélant l'existence,
Prétend qu'avec Ruffat il fut de connivence;
.....

Le jeu commence sous ce déguisement, mais il se continue encore mieux dans la satire revêtue de la signature de Baour-Lormian, — la seule prétendue sa propriété, — avec une signification cette fois incontestable pour les plus habiles. Baour, sans déguisement, se plaint ainsi :

Un obscur Aristarque, un bâtard de Zoïle,
Depuis plus de six mois tracasse notre ville. .

De plus, il fait précéder son épître à l'auteur anonyme des six *Satires toulousaines*, d'une préface en prose où il blâme sententieusement le satirique; il trouve l'attaque indécente; la critique dont il méprise les termes lui paraît trop facile; on ne guérit pas les gens en les diffamant; on ne corrige point par là les mœurs, on ne fait point de la sorte les poètes meilleurs. A la suite de cela, le satirique ne manque pas de riposter à Baour-Lormian par une réplique qui est datée ce jour-là de Montauban.

Jusque-là, les devins les plus intrépides se tenaient à distance respectueuse du sphinx redoutable; à partir de cet instant, il n'y a plus d'énigme possible; ils sont demeurés convaincus, dans leur sagacité incontestable à manœuvrer le sens littéral, qu'il y a un auteur certain quand il appose sa signature, mais qu'il n'y a qu'un auteur très-problématique lorsque la pièce n'est pas signée. Voilà jusqu'à quel point se sont élevés leurs efforts.

D'autres ont répété, quelques-uns ont écrit : « Baour-Lormian ne saurait être l'auteur de toutes ces pièces anonymes; il y est à chaque page attaqué à belles dents, et le trait est le plus souvent injurieux et envenimé. »

Ainsi se trouve posée la difficulté. Je terminerai mes citations à ce sujet par une seule, ce sera le passage saillant qu'il m'a récité bien souvent dans ses moments d'humeur facile. Le satirique, encore un coup, n'y va pas de main morte; il est aisé de s'en convaincre :

.....
Et toi, son fier rival, toi qu'il prône partout,
Qu'il proclame l'apôtre et l'arbitre du goût ;
Toi, Baour-Lormian, dont la muse guindée,
Sans le secours d'autrui, n'eût jamais une idée ;
Qui du vieil Ossian flétris les beaux lauriers ;
Qui mutila le Tasse en ses tableaux guerriers ;
Rimeur lâche et diffus, sans verve et sans audace,
Condamné par Lebrun au borbier du Parnasse,
Et qui, dans tout Paris, comme un Pradon cité,
Viens de ton sot orgueil fatiguer la cité ;
C'est toi, c'est toi, surtout, dont ma muse dévoue
Le nom au ridicule et les vers à la boue.
.....

Il est positif qu'un poète quelconque n'est guère censé se parler ainsi à lui-même, et surtout quand le public est mis en tiers dans la confidence ; c'est bien là une flagellation à tour de bras, ce sont des piqûres qui doivent pénétrer plus loin que l'épiderme ; le doute cette fois se trouve jusqu'à un certain point permis ; les incrédules ont eu du moins un prétexte. Mais, à cette époque de luttes et de diatribes poétiques, les conjectures et les chercheurs d'énigmes perdirent leur chemin ; chacun se sentit égaré plus que jamais, et le *satirique* introuvé et introuvable continua son feu avec plus de verve qu'auparavant.

Ces flèches, lancées dans l'ombre, mettaient l'Athénée aux abois ; le Parnasse toulousain, naguère si joyeux, toujours si content de lui-même, ne savait plus de quel côté faire face ; l'un maugréait en vers, un autre déblatérail en prose ; en somme, le trouble et la consternation étaient tombés sur ce petit monde littéraire qui, dans le recoin de sa province, n'en a pas moins son orgueil et sa susceptibilité. L'indignation dicta des vers à plus d'une célébrité inconnue ; plus d'un athlète jura de transformer sa plume en massue, et d'exterminer le fantôme malfaisant ; on lança des chefs-d'œuvre incompris qui vécutrent bien un jour entier, sans trop aller au-delà ; l'époque possède un bagage de richesses, plus ou moins oublié, plus ou moins enseveli dans le tombeau ; ne lacérons pas le voile de la nuit... Respect aux morts !

Je ne me rendrai pas le complice du *satirique* en reproduisant des vers où figurent tant de noms propres ; il eut bien l'intention de produire à la lumière des gens qui, sans cela, seraient demeurés

dans l'ombre ; il fit surgir des Pradons, des Cotins ; il tressa des couronnes à la façon de son célèbre devancier. N'abusons pas du bruit et de la gloire, je ne dois pas comme lui pousser le supplice jusqu'à la publicité ; et puis, ce genre de littérature, qui, par sa nature, a bien assez ses rigueurs, s'en va d'un train à heurter de front, avec une crudité sans égale, les personnalités que met en relief la *Satire anonyme*. C'est bien la Société toulousaine sous tous ses aspects, avec toutes ses faces ; c'est notre ville en 1804. L'Athénée, le théâtre, les chanteurs, les avocats, les médecins, toutes les physionomies y figurent ; seulement, elles sont un peu montées en couleur ; les termes, les qualifications, les diatribes placées au-dessous de chaque nom propre nous paraîtront âpres ; nous nous croirions transportés dans des mœurs et des usages qui ne sont plus les nôtres, nous ne pouvons pas ressusciter aujourd'hui des attaques aussi directes, même à titre d'échantillon d'un passé éteint ; nous commettrions presque un anachronisme ; nous le craindrions du moins.

S'il s'agit de retourner au nom de l'auteur qu'il convient de placer au bas des *Satires toulousaines*, je dois, en dernier résultat, déposer ici mes attestations les plus significatives... Oui, je le déclare sans hésitation aucune, dans toute la sincérité de mes convictions et de mes certitudes, Baour-Lormian est celui qui a écrit l'œuvre. Il entreprit, à cette époque, un jeu qui a bien sa portée ; il eut conscience de ce qui se passe souvent en province ; il sentit que les préventions étaient là, prêtes à barrer le passage à celui qui n'arrivait pas avec une réputation toute faite ; il comprit que sur un terrain, où les personnalités sont tout, et la valeur de l'œuvre si peu de chose, il fallait tourner la difficulté, et paraître ainsi dans le monde à l'aide d'un déguisement.

Il fut admiré par surprise, et son succès fut comme un coup de baguette : et, de tous les triomphes qu'il a eus au milieu de sa vie toujours si pleine et si variée, les épisodes qui se rattachent aux *Satires toulousaines* ont eu le don jusqu'à la dernière heure d'épanouir son visage, et de ramener quelques éclairs de gaieté sur son front que des habitudes de mélancolie et de méditation avaient plissé de bonne heure. Que de fois, je me le rappelle, il me redisait avec une satisfaction, qui tenait en quelque sorte de l'adolescent :

— « J'avais si bien masqué l'attaque, dans mes traits anonymes, que j'allais jusqu'à détacher contre moi tout ce que je pouvais imagi-

ner de plus incisif, de plus satirique : d'où la méprise... Non pas pour quelques-uns, mais pour tous. Ce n'est pas tout : j'aimais à me répondre à moi-même ; et, cette fois, c'était sans masque, ni déguisement ; mon triomphe n'en était pas moins assuré ; ma satisfaction débordait même, lorsque je rencontrais des intimes qui me répétaient : « Votre réponse ne vaut pas l'attaque ; votre épître n'est pas mal sans sans doute, mais le satirique est bien plus fort que tout ça. »

Ainsi me parlait le poète lui-même, que j'ai déjà nommé. Je ne vois pas trop dès lors le moyen de se faire une opinion différente de celle que je produis aujourd'hui, et d'aller mettre surtout, sur le compte de réputations d'un ordre inférieur, quoique local, ce qui n'est sorti que de la plume aiguë et correcte de Baour-Lormian.

Inutile de combattre les méprises de ceux qui ont dit en passant : « C'est Carré, c'est Tajan, c'est Du Mège, c'est... qui vous voudrez. » Eux également se trouvent attaqués ; mais, avant tout, rien dans leur style ne peut amener ni ressemblance, ni équivoque. Pour celui qui a personnellement, comme moi, l'habitude du genre et de l'homme, en relisant les *Satires toulousaines*, j'ai cru rêver ; je me suis senti sous le charme de l'illusion ; je me voyais placé comme autrefois en présence du barde. Ces formes pittoresques, ce ton facile, cette coupe élégante, ces rimes riches, me rappelaient sa voix et son débit. Je me suis interrompu bien des fois pour me dire à moi-même : « C'est bien là la facture du maître ; ce sont bien les passages qu'il me récitait à l'aide de sa vaste mémoire ; c'est bien là l'originalité de son expression, le contour heureux de sa période ! Tous les termes, tous les synonymes dont s'accommodait le mieux sa conversation intime et familière sont dans les *Satires* avec les nuances les plus animées ; c'est de ces quelques pages qu'il semblait avoir retiré sa phraséologie la plus usuelle, et les locutions favorites de son langage ordinaire ; c'est, en quelque sorte le lexique préféré, où il puise le plus volontiers aux heures du laisser-aller. »

Si l'authenticité de mes affirmations n'était pas suffisante dans cette circonstance, je répéterais à ceux qui persistent dans le doute : « Voyez, promenez la loupe sur l'œuvre ou sur le tableau, variez toutes vos positions, prenez toutes les attitudes du connaisseur, et, pour peu que vous ayez le regard exercé, vous retrouverez cette touche Racinienne, que les critiques du temps rencontrèrent dans l'auteur d'*Ossian*, d'*Omasis*, et de la *Jérusalem délivrée*. » A défaut

d'autres renseignements, et, en leur absence, j'ai la ferme pensée que le moyen est infaillible, à certaines conditions néanmoins qu'on me passera de ne pas trop crûment indiquer. Mais, en somme, ce que j'ai dit une première fois, je l'ai dit, et l'on me permettra bien de persister.

Baour-Lormian semble avoir fait ses premières armes en province dans des conditions étranges. Dans une contrée, où tant de choses littéraires s'endorment d'elles-mêmes pour ne pas se réveiller, il fit un certain bruit, il en fit même beaucoup. Je ne constaterai pas néanmoins le point qui consiste à savoir, si les succès de la ville natale ne farent pas le contre-coup d'une large réussite dans la capitale. L'auteur des *Trois mots* avait porté ses armes jusque sur le grand théâtre ; toutes les renommées, toutes les réputations secondaires ou médiocres sont abordées de front ; le fouet noueux de la satire siffle dans tous les sens ; il n'y a plus de poète anonyme ; l'athlète lutte à découvert, et débute par son *Premier mot* :

Sommes-nous donc aux temps marqués par la Sibylle ?
Où me sauver ? où fuir ? quelle rage, bons dieux !
De rimeurs forcenés quels flots séditieux !
Quel esprit infernal leur soufflant son délire,
Arme leurs faibles mains du fouet de la satire ?
Quel damné colporteur leur prêtant son appui
Voiture avec leurs vers, le dégoût et l'ennui ?
Et je pourrais prêter une oreille indulgente
Aux stériles accords de leur muse indigente !
Et, paisible lecteur de ces obscurs pamphlets
Qui d'un peuple excédé réveillent les sifflets,
Je verrais sans frémir tant de sots en extase !...
Non certes : viens à moi, mon vieux et bon Pégase,
Tu dois être dispos ; car, soit dit entre nous,
Nos graves immortels, de ton repos jaloux,
Ont voulu ménager tes pas et ton haleine ;
Ils se sont contentés de l'âne de Silène.

Dans le *Second mot*, le Juvénal des temps modernes entonne le martyre de la petite pléiade ; et tous les génies en miniature de l'époque sont passés en revue avec une verve comique sentant son histoire d'une lieue.

Sous les Transtévérins que Désogues succombe,
Des romans de Pigault faites une hécatombe ;

Couronnez de chardons le front enorgueilli
Et de Jean Mazoyer et de Jacques Bailli.
Epouvantez Victor de ses propres éloges ;
Baillonnez Fabien, et que Leclerc des Vosges
Retiré par vos soins des mares d'Hélicon,
Abandonne aux sifflets et ses vers et son nom.
Offrez-nous sans pitié l'auteur d'*Alexandrine* ;
Tossa de Ragnoleau méditant la ruine ;
Le grave Petitot tout meurtri de Pison ,
Guis, honteux encor du bruit d'Anacréon.
Et Chaussard et Gournand, atlas de la Décade,
Chaussard maussade et lourd, Gournand lourd et maussade ;
Delrieux, boitant encor de son dernier revers,
Boisjolin à Delille extorquant quelques vers,
Fénoillot, Moutonnet, Duvineau, Bonneville,
Labennète, Mortier, Pillet, Drobecq, Fréville,
Pin, Patrat, Petelard, Petitain, Duchozal,
Langle, Grand-de-Laleu, Groubert de Grouental.

Bien d'autres encore, et des plus estimables, passèrent sous les fourches caudines, et eurent toutes les avanies d'une muse un peu enragée et qui ne s'arrêtait guère en chemin. Saint-Ange fut maltraité ; Pils, Ginguéné, tous, jusqu'à Joseph-Marie Chénier, reçurent des atteintes ; mais la guerre la plus vive éclata contre le pindarique *Lebrun*. L'épigramme fut entassée sur l'épigramme ; les réparties, les traits, les bons mots plurent de tous côtés et défrayèrent pendant longtemps toutes les conversations, tous les salons de Paris qui se plaisaient assez à ce singulier, mais pacifique bruit.

Le mouvement fut général ; l'opinion publique fut soulevée ; la critique, de plus en plus animée, usa de toutes ses saillies, de toutes ses finesses ; l'esprit français, mis en relief plus que jamais, multiplia ses coups d'épingle, et nul dans la plus grande ville de France ne s'en est, à cette époque, porté plus mal. Les plus indignés, les plus meurtris, dans ce combat à outrance, ne prenant conseil que de leur ressentiment, voulurent creuser la tombe du poète ; ils ne trouvèrent des forces, à qui mieux mieux, que pour composer des milliers d'épithames qu'ils devaient placarder sur le sépulcre du défunt ; l'un d'entre eux écrit les vers suivants ; ils sont intitulés : *Épithame de Baour*.

Dans ce lieu saint, noir séjour des tombeaux,
Où de nos corps les dépouilles sont mises,

Baour jouit d'un éternel repos ;
De son vivant, il n'a dit que *Trois mots*,
Et ces trois mots renferment cent sottises.

Si j'avais simplement à résumer en quelques lignes cette existence de poète, je dirais : « Sans produire trop, il publia beaucoup ; des succès obtenus de bonne heure remplirent largement les trente premières années du siècle actuel ; Baour-Lormian se trouva mêlé dès le début à toutes les sommités, à tous les heureux ; puis, cette fortune un peu inouïe s'affaissa sur elle-même, et la dernière portion de sa vie fut assez l'inverse de ce qu'avait été la première ; il vécut pour la retraite alors, ainsi que pour les amis. »

Baour-Lormian dans son intérieur, et dans les familiarités de l'intimité, avait, pour ainsi dire, les naïvetés du premier âge ; il aimait les légendes et les contes sombres ; il se plaisait dans les récits fantastiques et dans les chroniques qui tiennent du merveilleux ; il aimait à se placer en face de sa tristesse, — selon qu'il le disait, — mais cela ne tirait pas à conséquence ; et il en était de lui, comme de ces hommes qui redoutent d'autant moins les atteintes, assurés qu'ils sont de ne recevoir les impressions qu'à la surface. Il eut de la mélancolie autant qu'il faut en avoir pour faire de l'art, et cela n'alla pas au delà. Avec une valeur réelle, mais qui a bien eu ses limites, l'écrivain a franchi rapidement toutes les bornes de la réussite. Sans doute il ne fit pas, comme quelques renommées, qui, avec un mérite restreint et un talent de faire considérable, atteignent les proportions du géant ; non. On ne peut pas dire qu'il a usurpé le succès, ni qu'il a escaladé la gloire. Seulement, à l'aide d'une riche nature, et d'une muse qui avait de l'ampleur, il donna à son génie plus de taille qu'il n'en avait positivement ; en somme, il ne fit qu'en étendre et en projeter le prisme.

Cependant si, dès les premières heures, la destinée sembla se montrer facile, il parut néanmoins avoir quelques appréhensions pour la fin de tout cela ; il ne fut pas dans une confiance aveugle pour tout ce qui concerne les succès d'outre-tombe. Il craignait que la génération, qui allait n'être plus la sienne, ne lui fit expier le trop de fortune dont il s'était senti environné auparavant, et que la balance ne reçût une impulsion en sens inverse de celle du commencement. En somme, il crut qu'il fallait apaiser l'avenir.

A travers les singularités d'un dialogue que j'ai dû rappeler, et que je garantis exact sur tous les points, cette pensée perçue, elle se révèle comme d'elle-même : il pouvait savoir d'ailleurs, que les hommes qui n'ont pas d'intérêt, manquent souvent de mémoire, et que les événements du lendemain effacent presque toujours le bruit de la veille ; et encore, il ne comptait pas sur une génération qui réserve ses aspirations pour les jouissances réelles ; il n'avait pas trop conscience d'un siècle, qui ne s'inquiète guère des poètes et de leurs couronnes. Cependant, si l'on dit de lui : « Il a fait son temps, » on pourra ajouter qu'il occupa une grande place au milieu de ses contemporains.

Baour-Lormian s'accommodait du laisser-aller ; malgré ses luttes avec les Romantiques, il avait la tolérance des idées ; il recherchait la contradiction. C'était l'homme qui avait vu beaucoup de choses, et suivi le grand mouvement de la vie ; longtemps il fut l'habitué de tous les salons ; les salons princiers, les demeures du grand monde ont ses préférences, sont devenus son élément. A partir du Consulat, plus que tout autre, sous l'Empire principalement, et durant toute la Restauration, on le trouve mêlé à toutes les réputations, à tous les noms illustres, à tout ce personnel brillant dont se compose la vie parisienne ; les artistes en renom, les auteurs célèbres, les existences sociales les plus élevées, sont le monde où il cherche ses intimes. Si on lui voit faire de la littérature en courtisan, si on le voit graviter devant les idoles dorées qui donnent la fortune, et faire fumer un grain d'encens dans cette direction, il ne faut pas croire qu'il s'incline par calcul ; ce qu'il fait, il le fait par nature ; il n'aurait jamais pu se contraindre à aider le succès ; seulement, par caractère, il se sentait entraîné vers toutes ces choses qui font réussir. Son penchant, ses inclinations le conduisaient d'une façon irrésistible vers ce monde élégant, qui ne distribue guère ses palmes ou ses couronnes qu'à ceux qui les lui demandent en bons termes, et avec les formes les plus doucereuses. Baour-Lormian fut un peu l'enfant gâté de son temps : la peinture, la gravure puisèrent leurs sujets dans ses poèmes ; et, tout en donnant une forme saisissable à la pensée de l'écrivain, augmentèrent la vogue qui s'était attachée à ses œuvres. Des compositeurs en renom lui tendirent la main, prêtèrent leur concours à ses drames, à ses hymnes ; les célébrités de la scène sollicitèrent des rôles dans les mélodrames qu'avait tracés sa plume. On eût dit que chacun, à qui mieux mieux, s'évertuait à augmenter cette somme de

bonheur, et lui tendait les bras pour se sentir entraîné dans ce courant, dans ce tourbillon de félicités, et en avoir sa part.

Baour-Lormian, examiné comme écrivain, et aussi comme homme, est une nature nouvelle, pour ne pas dire étrange ; il est né poète, avec tout ce cortège, toutes ces splendeurs de formes et de langage, qui, sans déborder chez lui, se soutiennent avec une perpétuité en quelque sorte inimitable. On doit reconnaître que, si l'on ne découvre pas en lui l'originalité de la création, ni les élans d'un génie qui sait inventer jusqu'au bout les vastes conceptions du drame ou du sujet, en récompense, il nous présente les richesses de la forme, avec une perfection plus que remarquable. Son œuvre, en ce qui tient à la charpente, est toujours conduite avec art, et rien, rarement une tache, laissent entrevoir une infraction au goût et à la règle. Il n'a pas seulement la pompe du style ; il possède l'élégance, la fraîcheur des plus grands écrivains ; il a les ressources des détails, les variétés de l'expression, toute la souplesse des termes, et encore le naturel de la transition, qui chez le poète n'est pas à dédaigner. Sans doute, il n'a pas donné à la pensée, à la période, à la suavité de l'hémistiche une enveloppe tellement nouvelle que l'on puisse dire que les bornes de la langue ont été en quelque sorte reculées, non. La forme, si correcte qui se perpétue dans ses écrits, n'est point neuve jusqu'à l'invention ; néanmoins, par le choix du sujet, par la couleur, par les teintes les plus vaporeuses, par l'étrangeté des figures et des caractères, on peut soutenir que l'illusion, pour la création et pour les peintures du langage, va jusqu'à l'invention. Si nous le retrouvons pourtant dans le sentier connu, où il faut savoir lui restituer sa place, dans ce sentier connu, où tant d'autres ont déposé les trésors, les parfums de leurs feuilles et de leurs fruits, il est certain que nous ne pouvons pas nous empêcher de constater une ressemblance avec les grands maîtres ; il n'a pas trouvé, sans doute, au-delà de ce qu'ils ont découvert, mais sa nature l'a porté à être comme eux pur, correct, élégant, grandiose, de sorte qu'il ne faut pas s'étonner que les critiques ses contemporains se soient plu à reconnaître en lui la forme racinienne. Je ne reviendrai pas me placer sur ce terrain avec Dussault, avec Geoffroy, Hoffman, Jay et autres ; seulement, en dehors de ce que la Pleiade des critiques a pu établir ou contester, il me sera permis de dire : « Baour-Lormian introduisit dans notre littérature une mythologie qui lui était étrangère, il tira des sons émouvants de la harpe

d'Odin, à côté de bien d'autres mélodies, qui commençaient passablement à s'user ; et, du temps que Flore, que Pomone un peu flétries, un peu ridées, et en train de se déconsidérer, ne semaient parmi nous que l'ennui et l'uniformité, il sut faire vibrer au milieu de son temps des harmonies inconnues, et fit parler à la poésie scandinave le langage élevé du grand siècle. »

La satire, la critique dont Baour-Lormian avait tant abusé contre ses contemporains, eut également ses rigueurs contre lui ; seulement, il faut admettre avec la plupart d'entre eux, ainsi qu'avec tous les Mémoires de l'époque, que le poète eut une place considérable au sein de ce bruit et de ce mouvement littéraire que nous appelons la *Période impériale*. . . . Et certes, pour dominer le tumulte qui se fait alors dans le domaine de l'intelligence, il faut encore avoir de la sonorité dans la voix, et posséder quelques allures personnelles, empreintes d'une certaine vigueur.

Je sais bien qu'une ou plusieurs réunions de savants, dans leur recoin du royaume, ont tenté de déclarer que le vide s'était fait à cette époque dans le monde des lettres et de la poésie ; je crois bien en cela qu'il y a des contrées assez favorisées du calme ou du silence pour n'entendre pas même ces rumeurs solennelles, ces rumeurs lointaines, qui n'en vibrent pas moins dans l'espace. Je ne tenterai pas de contrarier ceux qui ont leur idée ; j'essayerai pourtant de dire que la période, où Chateaubriand, où Bernardin-de-Saint-Pierre produisent leurs premiers retentissements, n'est pas une période stérile.

Tous les genres à cette époque, — on peut le rappeler, — furent abordés avec succès, avec éclat. Sans donner une place à tous les prosateurs célèbres, sans la leur refuser non plus, je puis soutenir que les champs si vastes de la poésie eurent leur fécondité. Parceval Grand-Maison écrit ses *Amours épiques*, et promet son *Philippe-Auguste* ; Luce de Lancival se distingue par son *Achille à Seyros*, et son *Absalon* ; grâce à un classique vivant en quelque sorte, Virgile et Milton semblent parler notre langue ; Saint-Ange nous donne ses inimitables traductions d'Ovide, de sorte que l'on a pu dire avec raison cette fois, que le génie avait été traduit par le talent. Dans la poésie didactique, c'est encore à Delille que l'époque doit ses trésors ; notre gracieux poète a répandu dans trois poèmes originaux cette richesse de style qu'il avait largement déployée en traduisant l'*Enéide* et le

Paradis perdu. Esmenard, Castel et quelques autres viennent ensuite. Sans émule dans le genre de l'ode, Lebrun tira des sons harmonieux de sa lyre pindarique, et consacra ses derniers accents aux derniers triomphes de la France. Daru, traducteur d'*Horace*, montra dans cette difficile entreprise un goût pur, une versification flexible, que nul ne s'est permis d'imiter depuis. Boufflers, Parny, dans le genre érotique, produisirent peut-être trop. Ducis fit des épîtres, Arnault des apologues, Andrieux des contes; Legouvé, Renouard, des poèmes d'un genre grave et philosophique. Millevoie, Victorin Fabre s'offrent à nous avec l'élégance qui leur est propre, avec toute la popularité qui leur revient; mais la plupart de ces noms, sur lesquels nous venons de glisser, nous sommes sûrs de les retrouver sur la scène française, au milieu de cette littérature qui pouvait tant faire sur nos mœurs nationales. Ducis paraît le premier dans la tragédie, et par son génie pathétique tempère la sombre terreur du drame anglais. Arnault fut noble dans *Marius* et tragique dans les *Vénitiens*; Legouvé dans la *Mort d'Abel* offrit une élégante imitation de Gesner, et dans *Epicharis* on se plaît à retrouver une vigueur d'exécution peu commune; Lemercier dans son *Agamemnon*, qui l'a si merveilleusement posé, sut fondre habilement les beautés d'Eschyle et de Sénèque. Enfin, Renouard dans sa tragédie des *Templiers* obtint un triomphe qui ne devait pas s'effacer de longtemps.

En passant au genre plus simple de la comédie, je trouve, dès les premières années du siècle, la gracieuse pièce du *Couvent* par Lanjou; Cailhava vint ensuite avec ses *Ménechmes* aux teintes grecques, aux formes antiques. Un ouvrage élégant de style et de versification, la *Paméla* de François, est bien un reflet de celle de Goldoni, mais un reflet supérieur en tout à l'original. Deux rivaux exercés à lutter ensemble, à marcher côte à côte ou à briller simultanément, Fabre d'Eglantine et Collin d'Harleville travaillèrent puissamment pour la haute comédie. Andrieux se présente au même rang, et, par la grâce piquante des détails et le charme soutenu de la forme, il captive l'attention. Picard, par son imagination féconde, par une peinture originale des mœurs, a fourni en quelque sorte des modèles. Aussi gai, presque aussi fécond, Duval a droit en partie aux mêmes louanges. Avec un titre moins ambitieux, le drame se produit: Beaumarchais qui se repose de ses comédies; Monvel, auteur et comédien à la fois; Bouilli toujours spirituel et sentimental, donnent, avec le

plus grand succès, des œuvres qui, pourvues d'un mérite réel, obtinrent un immense retentissement.

Je n'ai point cité les auteurs sans nombre qui, à côté de ces premières réputations, obtiennent encore une part des faveurs; je n'ai point aggloméré toutes ces renommées secondaires qui cultivent avec entraînement le champ inépuisable de l'imagination; à côté de Pigault Lebrun, de Ducray-Duminil, de M^{me} de Genlis, j'aurais pu entasser des noms, mais je n'aurais pas fait grandir de beaucoup cette vérité, qu'il y a une littérature de l'Empire et que cela ne se conteste plus. Mais, sans avoir la prétention de retracer, même l'esquisse de la période, cela m'amène à dire que je suis admissible plus que jamais à soutenir que celui qui, parmi tant d'hommes et tant de choses, sut prendre son rang avec avantage, peut bien avoir mérité le culte des souvenirs, et surtout de conserver sur le piédestal la place qu'il s'était en quelque sorte donnée et que la renommée avait consacrée.

DEUXIÈME PARTIE.

Dans le sommaire ou dans l'esquisse rapide de la littérature impériale que j'ai présentée déjà, un nom, un seul nom se signale par son absence, c'est celui de Baour-Lormian. J'ai voulu simplement indiquer l'importance littéraire du siècle dès le début, dresser l'inventaire, énumérer les richesses d'une période à laquelle la génération qui suit est bien en droit de demander ses comptes.

Presque tous les critiques de l'époque cependant se sont expliqués; pas un seul, qui ait commis une omission à l'endroit de l'imitateur d'Ossian ou de l'auteur d'*Omasis*. Les biographes n'auraient eu garde d'oublier une figure destinée, au contraire, à se voir traitée dans de larges proportions. Parmi ces derniers, laissons-en parler un seul; quelques traits, quelques ombres au tableau n'en font que mieux ressortir les parties saillantes; on n'attaque guère que l'homme fort. « Baour-
» Lormian, dit le martyrologe littéraire de 1816, est auteur d'une
» tragédie couleur de rose, qui réussit par l'élégance et l'harmonie
» des vers; il chaussa une seconde fois le cothurne, refit Lanoue dans
» son *Mahomet II*, fut tragique cette fois, et n'obtint qu'un succès
» d'estime. On lui doit encore une traduction des *Poésies d'Ossian* qui
» est presque une création; les *Veillées poétiques ou morales*,
» l'*Atlantide* ou le *Géant de la Montagne bleue*, poème en quatre
» chants. Bientôt on lui devra une *Jérusalem délivrée*. Voilà des

» titres pour être admis dans le sanctuaire des muses; mais hélas !
» plus d'un sénateur littéraire se rappelle que le doux Lormian, au
» style racinien, a lancé quelques *mots* un peu durs contre certains
» petits poètes qui sont devenus grands, à ce qu'ils disent eux-
» mêmes..... »

Au lieu de les fronder, il fallait qu'il se tût,
A son aise, il irait dormir à l'Institut.

Si j'avais à cœur de compléter un bilan que le martyrologe littéraire, pour de bonnes raisons, ne nous donne pas jusqu'à la fin, je parlerais de l'*Aminte*, je citerais *Rustau ou les vœux*, huit songes en prose (1812), le *Classique* et le *Romantique*, dialogue (1825), *Encore un mot*, seconde satire pour faire suite; le *Canon d'alarme*; les *Contes d'un philosophe grec* (1822); les *Fêtes de l'hymen*, le *Chant nuptial*, poèmes (1810); la *Jérusalem délivrée*, opéra (1815), un second opéra, l'*Oriflamme*, en collaboration avec Etienne (1814), le *Rétablissement du culte* (1802), le *Retour à la religion*, le *Sacre de Charles X*, les *Légendes et Ballades*, le roman de *Duranti*, des épîtres, des poésies diverses et le *Livre de Job*. Je ne prétends d'ores et déjà qu'essayer une nomenclature. Les pièces capitales de cet édifice un peu chargé, et que je ne veux pas examiner dans tous ses détails, viendront chacune à leur place.

Je me suis occupé du satirique; j'ai fait pressentir ce qu'était le poète; j'ai analysé son style, discuté presque l'homme, en fouillant dans les replis de son caractère; je dois aborder l'ouvrage principal, celui qui le pose, avant tous, au milieu de la littérature du temps, et qui semble en quelque sorte, par des reflets incessants, animer l'écrivain tout entier et lui communiquer une personification tout exceptionnelle.

On devine déjà que je veux parler de l'*Ossian*; en effet, au milieu de tout ce qu'a publié Baour-Lormian, rien ne se détache, rien n'a une physionomie qui lui soit propre, comme cette poésie des *Brouillards*, éclore au centre des précipices, sonore et majestueuse comme l'harmonie du torrent et les vibrations de la tempête. Pour saisir la harpe antique d'Ossian, il fallait une muse souple et hardie à la fois, mélodieuse et âpre, car il y a dans tout ce monde inconnu, dans ces figures calédoniennes ou scandinaves, des jeunes filles aux cheveux d'or, des guerriers sans cesse au combat, dont l'épée lance des éclairs. Lorsque les dieux de la Grèce avaient vieilli outre mesure sous la

plume obstinée de nos poètes, l'imagination de chacun se sentit prise de lassitude, et se tourna avec une facilité extrême vers la mythologie d'Odin qui se présentait comme un hôte nouveau. C'était un champ primitif, d'où s'élevaient les sensations mystérieuses de types étranges qui n'avaient pas encore subi leur décrépitude sous les efforts acharnés de la rime. *Ossian*, en effet, par la pompe de ses images, par la grandeur des sentiments, par le charme de ses fictions, dut étonner dès qu'il apparut. De nos jours encore, et après des impressions bien diverses, lorsqu'on examine attentivement ces tableaux, on s'oublie, on se transporte dans les contrées qu'habita le vieux Barde; on voit le mont escarpé, le pin solitaire, la sombre forêt; on entend l'abolement du dogue, le cri de l'aigle; on marche au fracas du torrent, aux lueurs de la tempête; et, quand l'illusion finit avec cette peinture harmonieuse, on ne croit point avoir lu, il semble qu'on ait rêvé : ces poèmes pour le lecteur à imagination ont conservé encore toute leur magie.

Une plume même plus puissante, plus en renom, eût entrepris avec moins de succès que Baour-Lormian la reproduction des chants calédoniens. Il fallait un genre tout exprès pour animer à la seconde fois cette nature sauvage et triste; et nul mieux que lui ne devait exceller à décrire les scènes mélancoliques : nul mieux que lui n'aurait su donner de l'expression à la douleur, et varier ce ton lamentable prêt à se répéter avec une monotone uniformité. L'aspect du ciel chargé de vapeurs, les montagnes couvertes de forêts, les lacs profonds et solitaires peuvent se rencontrer à chaque pas; le poète imitateur, plus ingénieux que son âpre devancier, avec une forme toujours plus souple, saura varier ses intonations; de sorte que la mer de glace, le murmure plaintif de l'écho que vient réveiller la foudre, ont, à chaque page, des accents inconnus qui vous font oublier ceux que vous veniez d'entendre. Aussi, il ne fallait pas traduire, il convenait de donner une imitation; il fallait naturaliser parmi nous ces conceptions abruptes, et donner en quelque sorte à *Ossian* la forme qu'il aurait adoptée lui-même, s'il eût écrit parmi nous et pour notre littérature. Baour-Lormian, en entreprenant les poésies calédoniennes, s'est imbu de cette idée; il est devenu le Barde français, transplantant chez nous avec toute sa couleur un génie sauvage qui serait demeuré incompris. Il n'y a, en somme, rien de changé, si ce n'est l'uniformité de teinte; il n'y a qu'une addition certaine, c'est l'élégance.

Ossian, — nous devons le reconnaître, — n'a fait parmi nous qu'une apparition tardive; il avait été déjà accueilli avec enthousiasme par nos voisins; en Allemagne, en Italie, en Espagne, on avait donné l'hospitalité à cette poésie belliqueuse et sombre. Harold, Stolberg, Ortiz et Cesarotti avaient publié à l'étranger leur traduction. En France seulement, à l'époque où Macpherson publia pour la première fois le résultat de ses recherches dans le nord de l'Ecosse, le doute, la controverse éclatèrent dans le monde bel esprit; l'on disserta considérablement, et Ginguené, qui tint le haut bout au milieu de ce procès littéraire, prouva que le Barde écossais était une vérité. On convint dès lors assez généralement qu'Ossian n'est point un être idéal, et que les poèmes publiés sous son nom lui appartiennent en effet. Leur authenticité ne se contesta plus, et l'âge antique qui les avait vus naître augmenta leur prestige. Mais, pour me retrouver mieux que jamais en face de notre poète et de son œuvre, je répéterai avec l'un de ses contemporains : « Baour-Lormian, en prêtant au Barde calédonien le secours d'une versification toujours élégante et harmonieuse, nous a donné d'un poète, si éminemment lyrique, une idée beaucoup plus juste que ne pouvait le faire la traduction en prose de Letourneur. Les *Poésies galliques* sont, en effet, ajoute le même écrivain, moins une traduction qu'une imitation charmante que Buffon eût appelée volontiers *une belle création*. »

Quelques vers détachés de la pièce première, de l'*Hymne du soir*, nous donneront une idée de cette poésie, si souple, si élégante, malgré ses couleurs étranges et mélancoliques :

L'ombre à peine voile les cieux :
Des temps évanouis la splendeur éclipse
Se retrace dans ma pensée,
Et m'inspire des chants dignes de mes aïeux.
Tout repose, ou se tait.... les harpes suspendues
Languissent détendues.
Dernier fils d'un héros que la gloire enflamma,
Mes pas silencieux se traînent dans Selma ;
Selma, palais des rois, asile des conquêtes,
Fingal n'invite plus l'étranger à tes fêtes ;
Tes murs harmonieux par la mousse couverts
Ne retentissent plus du doux bruit des concerts ;
Les braves ont vécu, Fingal même succombe :
Autour de moi tout dort du sommeil de la tombe...
Et je ne puis mourir ! et ma plaintive voix
Dit aux siècles futurs nos antiques exploits !

Quand la reine des nuits ne brille pas encore,
Quand sous l'obscurité la fleur se décolore,
Que les vapeurs du soir, comme un nuage épais,
Enveloppent les monts, les lacs et les forêts,
De mon génie éteint le flambeau se rallume,
Le besoin de chanter m'embrase et me consume.

.

Le début est simple, mais il est pittoresque; la poésie a du grandiose, mais elle est sans efforts; elle a ses reflets et ses teintes; pour aller jusqu'à l'effet elle n'emploiera jamais les crudités. A chaque pas, nous pourrions rencontrer ces couleurs vaporeuses, ces nuances sombres, ces étrangetés descriptives auxquelles les poètes de la Grèce ne nous accoutumèrent jamais; nous pourrions étaler des épisodes dramatiques, des luttes répétées et sanglantes; ce serait là le livre tout entier, et le livre tout entier donnerait la physionomie véritable de l'œuvre; mais, sans abuser de la citation, sans étaler davantage des lambeaux riches et variés, je me contenterai de livrer à l'admiration de nos contemporains, un fragment de cette *Hymne au soleil*, que la génération qui nous précède lut et relut avec entraînement :

Roi du monde et du jour, guerrier aux cheveux d'or,
Quelle main, te couvrant d'une armure enflammée,
Abandonna l'espace à ton rapide essor,
Et traça dans Pazar ta route accoutumée?
Nul autre à tes côtés ne lève un front rival;
Les filles de la nuit à ton éclat pâlisent :
La lune devant toi fuit d'un pas inégal,
Et ses rayons douteux dans les flots s'engloutissent.
Sous les coups réunis des âges, des autans,
Tombe du haut sapin la tête échevelée;
Le mont même, le mont, assailli par le temps,
Du poids de ses débris écrase la vallée;
Mais les siècles jaloux épargnent ta beauté;
Un printemps éternel embellit ta jeunesse :
Tu t'empares des cieux en monarque indompté,
Et les vœux de l'amour t'accompagnent sans cesse.
Quand la tempête éclate et rugit dans les airs,
Quand les vents font rouler au milieu des éclairs
Le char retentissant qui porte le tonnerre,
Tu parais, tu souris et consoles la terre.

.

L'Hymne au soleil est une de ces descriptions larges et majestueuses, où la pensée surgit à chaque expression, religieuse, gigantesque et avec les formes imposantes d'une poésie à laquelle nous ne

sommes plus habitués depuis bien longtemps. C'est un de ces fragments littéraires dont nous pouvons dire simplement à titre d'éloge : « Durant un demi-siècle, nous le relisons dans tous les recueils qui doivent servir de modèle, durant un demi-siècle nous le retrouvons dans la mémoire de tout le monde. » En parcourant tous ces poèmes, où les combats sont incessants, où se reflète si bien la lance d'or, l'éclair des épées, le choc des armures, et ce génie de la guerre, sorti si puissant des vibrations que produisit au x^e siècle la harpe du vieillard aveugle, la harpe d'Ossian malheureux, on ne peut s'empêcher de deviner toute une destinée. Cette destinée, on en aura le pressentiment, lorsque l'on aura rapproché le livre et les événements, le poète et le lecteur entraîné, qui, en son temps et à son heure, par une sympathie toute guerrière, porta ses préférences sur un livre qui allait si bien à son génie. On sait que le jeune général d'Italie, du temps qu'il voguait à pleines voiles vers l'Égypte, occupait souvent les loisirs du bord, au moyen des poésies d'Ossian. Ces impressions durent se faire longues et durables, surtout lorsqu'après avoir vu la terre des Pharaons dans les conditions que chacun sait, il retrouvait en 1806, l'auteur du livre préféré décrivant dans un drame touchant des scènes accomplies aux rivages du Nil. Les impressions du bord durent revivre durant la représentation de Saint-Cloud ; le vainqueur des Pyramides devenu Roi, dut être frappé du nom d'un poète qu'il rencontrait à court intervalle sur son chemin, deux fois en peu de temps. Ossian et Omasis furent deux souvenirs qu'il aima de conserver. On peut dire qu'Ossian et Omasis sont les deux jalons que planta Baour-Lormian dès le début de sa vie, afin de découvrir cette étoile qui fut pas mal brillante pour lui tant que dura l'ère impériale. Les hommes peuvent bien faire tous leurs efforts pour gouverner leur destinée, les événements sont plus puissants et les conduisent ; le triomphe, — sachons en convenir, — bien souvent repose sur une main invisible qui rarement se trouve celle que la foule aperçoit : en somme, Baour-Lormian est le poète heureux à qui la fortune a souri de la façon la plus avenante. Seulement, elle a écarté un coin du bandeau, elle n'a pas voulu agir entièrement en aveugle, elle n'a voulu tendre la main qu'à celui qui, dans Ossian, dans *Omasis*, ressuscitait un genre et une poésie hors ligne.

L'*Omasis*, le Joseph en Égypte, lors même que nous le relirions avec nos impressions extrêmes, avec nos habitudes exagérées, n'en

produira pas moins son émotion ; chaque vers, chaque situation fait reverdir une sensibilité que nous avons crue éteinte, endormie, sous les aspérités de tant de productions si fort montées en couleurs. Si nous sommes attendris devant Joseph, jadis vendu par les siens, maintenant parvenu au faite des grandeurs, ministre du roi Pharaon, et tenant ses frères en sa puissance ; s'il y a encore une pitié indicible pour le vieux Jacob, au moment où il retrouve un fils longtemps pleuré, lui qui croyait rencontrer un prince prêt à punir le coupable Siméon ; si nous ne pouvons nous défendre de ces doux serremments de cœur, qui sont en partie le secret de cette réussite lointaine ; que dut-il se passer, il y a plus d'un demi-siècle, lorsque le prestige de la scène vint donner le plus grand éclat à un épisode, à un drame éclos, avec toute sa fraîcheur, des entrailles les plus pures du vieux monde biblique ? Le génie contemporain n'avait pas encoré usé jusqu'à la corde l'antique poignard de Melpomène ; le gibet, la roue, l'incendie, le meurtre produit sous toutes les formes, n'avaient pas encore défloré, tué sur place toute sensibilité dans l'âme impressionnable du spectateur. Le cœur restait ouvert pour subir des atteintes, pour passer de la crainte à l'espérance, de la douleur qui mouille les yeux aux angoisses qui paralysent en nous le souffle et le mouvement. La génération était dans des conditions du milieu desquelles nous sommes sortis depuis bien du temps ; et puis, si nous ajoutons : Talma jouait Omais, M^{lle} Volnays était Almaïs, Baptiste aîné c'était le vieux Jacob ; et, pour surcroît de gage, M^{lle} Mars parée de ses dix-huit ans qui s'en sont allés, de cette grâce, de cette voix si fraîche qui survécut à tant d'attraits, prêtait au rôle de Benjamin ces accents inimitables qui captivent, qui enchaînent la foule : le triomphe, l'ovation fut donc réellement grande pour le poète sur la scène du Théâtre-Français, le 14 septembre de l'année 1806, et les circonstances sont loin, comme on s'en aperçoit, de se montrer contraires à une destinée en train de si bien marcher.

La tradition au foyer du Théâtre-Français, où abondait jusqu'à nos derniers jours l'élite du monde lettré et du monde élégant, a conservé le souvenir de cette scène VI, de l'acte II, où Talma et M^{lle} Mars sont en présence ; je ne puis m'empêcher d'en reproduire un fragment :

OMASIS.

Approchez, Benjamin.

BENJAMIN, timidement.

Seigneur !

OMASIS

Le ciel prospère

A vos embrassements va rendre votre père.
On m'a dit envers lui votre pieux amour,
Vous le verrez.....

BENJAMIN.

Bientôt... ?

OMASIS.

Avant la fin du jour.

Le Dieu que vous servez prend soin de le conduire :
De cet événement j'ai voulu vous instruire.

BENJAMIN.

Que de grâces, Seigneur, nous allons vous devoir !
Je ne suis pas le seul que ranime l'espoir.
Oui, l'aspect de Jacob, comme un astre propice,
D'un frère malheureux finira le supplice.
Qu'il me tarde en ses bras d'amener Siméon !

OMASIS.

Ainsi, le vaste empire où règne Pharaon,
L'éclat de cette cour, rien ne peut le distraire,
Ni suspendre un moment sa langueur solitaire ?

BENJAMIN.

Son cœur cherche un repos qu'il n'a point obtenu.

OMASIS.

Au sein de ce palais malgré lui retenu,
Les souvenirs touchants des bords qui l'ont vu naître,
Sous un ciel étranger le poursuivent peut-être...
Sans doute il est cruel de s'en voir exilé,
Mais de quels maux encor serait-il accablé ?

BENJAMIN.

Je ne les connais pas.

OMASIS.

Depuis quand son visage
Est-il enveloppé de ce sombre nuage ?

BENJAMIN.

Je l'ignore. Mes yeux commençaient à s'ouvrir
Que déjà Siméon était las de souffrir.

Seulement on m'a dit que sa douleur amère
Naquit le même jour qui nous priva d'un frère.

OMASIS.

D'un frère ! et quel malheur a terminé son sort ?

BENJAMIN.

Les lions affamés lui donnèrent la mort.

OMASIS.

Quel fut son nom ?

BENJAMIN.

Joseph.

OMASIS, vivement.

Dans un âge si tendre
Nul appui, nul secours ne pût-il le défendre ?
Parlez, éclaircissez mes doutes curieux.

BENJAMIN.

Les voiles de la nuit enveloppaient les cieux,
Et nos troupeaux au loin errant depuis l'aurore
Au bercail protecteur ne rentraient pas encore.
Jacob, intimidé, tremblait pour ses enfants.
Mais Joseph, le soutien qu'espérait ses vieux ans,
Joseph, que près de lui retenait son jeune âge :
« O mon père ! dit-il, au prochain pâturage
» Je vais porter mes pas, et presser le retour
» Des enfants de Lia si chers à ton amour.
» Va, je leur parlerai de notre impatience,
» Et des pleurs qu'Israël donne à leur longue absence. »
Il dit, et dans la plaine il s'élança soudain.
Déjà brillait la pourpre et l'azur du matin :
Il ne revenait pas ; mais à l'heure brûlante
Où s'ouvre du Midi la route étincelante,
Pâles, défigurés, et couverts de sueur,
De leurs troupeaux suivis, mes frères... ô douleur !
Siméon, à leur tête, et d'une main tremblante,
Offre aux yeux de Jacob une robe sanglante ;
La robe de Joseph, qui, dans l'ombre égaré,
Par des monstres cruels vient d'être dévoré.
J'étais bien jeune alors, et ne pouvais comprendre
D'où naissaient tous les pleurs que je voyais répandre.
Mais quand l'âge eût enfin éclairé ma raison,
Je partageai le deuil de toute ma maison.

.

Pour tous ceux qui, à cette époque, cultivaient les lettres, et s'occupaient d'art dramatique, les premières représentations d'*Omasis*

furent de grands jours; j'ai entendu, non pas l'auteur lui-même, mais les fidèles du temps reproduire par lambeaux ce qu'avait été ce triomphe. Ils étaient, sans doute, l'écho affaibli de ce qui avait retenti; cependant ils l'étaient encore avec enthousiasme. La génération battit des mains avec entrainement; ainsi, dans le dialogue que j'ai en partie cité, Omasis demandant à Benjamin, par forme d'interrogation « quel fut son nom? » et M^{lle} Mars laissant tomber dans toute son ingénuité ce simple mot « Joseph, » rencontraient dans l'universalité des assistants une sympathie, une admiration vraie et muette jusqu'au silence! Talma, à ses moments de gloire, n'a jamais répété en parlant de Siméon ce vers :

Je voulais un remords, je n'ai pu l'obtenir,

sans provoquer une impression que plus d'un spectateur conserva longtemps. C'est que l'artiste, dans ces temps plus primitifs que les nôtres, produisait certains termes avec ces intonations de l'âme qui n'ont jamais été registrées sur aucun tétacorde, ni sur aucun système lyrique quelconque, et cependant ils avaient un effet immense. Pourtant, ce n'est pas le cas de dire, en présence de ces assistants impressionnables jusqu'à l'excès: « Ce sont des races toutes neuves, toutes naïves » Non! encore un coup, ce n'est pas le cas de le dire; la génération d'alors venait de traverser un âge qui a ses terribles virilités, et l'ingénuité extrême dans aucun genre ne devait être son défaut.

Les festivités dramatiques du temps n'auraient pas été complètes, si la parodie n'eût pas été du cortège. Malheur au poète délaissé qui n'eut pas les honneurs de la parodie! L'absence de ce signe éclatant était la marque certaine que la vogue n'était pas pour l'œuvre, et que la pièce, faute de faire recette, n'avait pas franchi la quinzième ou la vingtième représentation. Pour *Omasis*, il n'en fut pas ainsi; il ne fut pas poursuivi d'un semblable malheur. *O Mazette* parut, et, ce jour-là pareillement, un nom méridional vint donner à cette production ingénieuse les étincelles de son esprit connu sur toute la ligne des boulevards. Dieulafoi, illustre dans le genre, trouva le moyen de glisser de ces riens, de ces bouffonneries sans nom qui faisaient alors les délices du public parisien. De sorte que les événements, sans que rien au monde vint leur faire défaut, secondèrent

assez bien les mille trompettes de la renommée. Ce n'est pas tout ; les jours du public, les jours de la foule et de la vogue avaient été brillants, les jours princiers devaient luire pareillement pour le poète. A la suite d'un assez grand nombre de représentations, lorsque le succès eut acquis de certaines proportions, les *Débats*, le *Moniteur*, la *Gazette de France* annoncèrent que la pièce d'*Omasis* allait être représentée à Saint-Cloud, devant Leurs Majestés Impériales et Royales, sur le théâtre de la Cour. En ce moment, le fils du libraire toulousain aurait pu se contempler, se mirer lui-même en face d'un parterre de rois, de princes, de chambellans, d'ambassadeurs, où le moins gradé parmi ces spectateurs inusités, par le plus petit bout avait rang de maréchal ou de général. La chose en valait la peine ; les auteurs des meilleurs ouvrages n'ont pas tous les jours une aussi bonne fortune ; cependant il n'en fut pas ainsi..... Mais, du temps que le rideau se lève au château de Saint-Cloud, au moment et à l'heure, faut-il chercher le poète dans la salle ou dans l'une des dépendances de la demeure royale ? pas le moins du monde ; il dina chez lui, comme à l'ordinaire, sortit, erra sur le boulevard annonçant à quelques-uns ce que tout Paris savait déjà, et rentra dans sa demeure comme si de rien n'était. Vous seriez tentés de croire vous autres qui ne le connaissez pas, que, ce jour-là, il s'est senti pris d'un accès de stoïcisme ou d'indépendance. A ceux qui croiraient voir un vieux Romain se détournant pour ne pas saluer César, je leur dirai : « Détrompez-vous, vous le jugez mal !... S'il n'a pas sollicité une modeste place dans le char de triomphe qui roule pour son compte ; s'il marche derrière, à pied, comme un mortel de la plus vulgaire espèce, c'est par une bizarrerie, une étrangeté de caractère qui n'appartient qu'à lui seul. Sans doute, il ne sait encore qu'à demi son métier de courtisan : n'importe, il a des vanités qui lui sont propres, et, quelque gonflé qu'il soit en présence de l'événement, il éprouve autant et plus de satisfaction à raconter la chose devant ses amis et connaissances, que s'il s'en allait subir bravement l'admiration et les éloges d'une Cour avec laquelle il n'avait encore établi aucune sorte de liaison. Cela paraît singulier, cela paraît invraisemblable, pourtant cela est ainsi, et ceux qui l'ont bien connu ne me démentiront pas un seul instant, j'en ai la certitude !

Laissons néanmoins s'écouler encore deux fois vingt-quatre heures, et nous verrons que ce caractère, que cette nature étrange que nous

avions cru saisir à première vue a bien son côté mobile et insaisissable. Comme nous l'avons vu, Baour-Lormian, le jour de l'ovation de Saint-Cloud, était demeuré dans l'ombre ; mais, le lendemain, il trouve chez lui une lettre au timbre impérial, qui lui annonce que, le jour suivant, il sera reçu à Saint-Cloud en audience particulière. Il n'a pas l'intention de boudier à la Fortune ; il est disposé, il est même résigné à accepter toutes les félicités que la bonne déesse, qui lui tend les mains, voudra bien lui octroyer. Il trouve pourtant très-naturel tout ce qui se passe ; il eût accepté avec un calme complet les rigueurs de l'oubli ; il accueille avec une pareille disposition les faveurs de la Cour qui lui fait des avances. Néanmoins, c'est au poète courtisan que nous avons à faire, ou qui du moins a la meilleure intention de le devenir.

Baour-Lormian, informé du moment et de l'heure, part pour Saint-Cloud avec la plus grande ponctualité : il ne tarde pas à être introduit. Il parut pour la première fois, — personne n'en a jamais douté, — devant le vainqueur des Pyramides, devant le chef de l'Empire, avec cet aplomb qui lui était propre. Baour-Lormian était un homme qui prisait bien jusqu'à l'infini sa propre valeur ; ce sentiment qu'il avait de lui-même augmentait bien sa confiance : sa nature pourtant était celle des lambris dorés ; il avait tout le caractère du courtisan, il en possédait le sang-froid et l'aisance ; il ne se serait jamais perdu par trop de laisser-aller, ni par trop de réserve. Dans son rôle il sut toujours distinguer la ligne qu'il ne faut jamais franchir et celle qu'il faut savoir aborder : aussi, dès son entrée dans le grand cabinet de Saint-Cloud, il put tout observer de façon même à conserver les souvenirs les plus détaillés sur toutes choses.

Napoléon, à demi-renversé sur son siège, avec le costume le plus simple d'un officier de l'armée, achevait de déjeuner. La table n'était qu'une sorte de guéridon, sur lequel on avait placé une tasse de café : les simples débris attestaient que le service, au-delà de cette alimentation favorite, ne se compliquait pas considérablement. En compensation, il y avait une quantité innombrable de papiers sur le guéridon aussi bien que sur les fauteuils. L'entrevue ne fut pas longue ; elle eut pourtant son bon résultat.

Dès la première parole, l'Empereur, qui venait de relever la tête, lui dit assez rapidement :

— M. Baour-Lormian, nous avons eu ces jours derniers la repré-

sensation de votre tragédie d'*Omasis* ; allons, c'est bien la Bible, c'est bien l'Égypte. C'est du bon langage... Étiez-vous de la fête ? ajouta-t-il après une pose de quelques secondes, que les inclinaisons seules du poète avaient remplies.

— Sire, je n'étais pas invité !... répliqua avec assurance ce dernier, qui, par cette seule parole, a cru de tous les temps avoir fait preuve d'un franc parler sans égal. Le fait est qu'à partir de cet instant, Napoléon plongea ses yeux sur lui avec plus d'attention. Puis, tout en reproduisant la réplique de Baour-Lormian sur un ton qui n'était pas désapprobateur, il dit :

— Travaillez ; la littérature nationale attend de vous quelques efforts, le trésor public n'est pas encore riche, cependant il fera quelque chose.

Et, portant la main sur une plume, il traça sur l'un des carrés de papier disposés sur le guéridon, une lettre et un chiffre unique ; il indiqua du geste et de la tête que la réception était terminée : et le poète se retira comme il avait été introduit, c'est-à-dire accompagné par l'aide-de-camp de service.

A partir de cet instant, l'auteur d'*Ossian* et d'*Omasis* était inscrit au Grand-Livre des pensions ; il y avait décret impérial : il avait suffi d'un grand N et d'un chiffre isolé dans son unité pour faire sortir la rémunération du néant.

A quelques jours de là, Baour-Lormian, rencontrant Talma, se disposait à lui conter la nouvelle, lorsque celui-ci l'interrompant lui exclama :

— Je sais tout ; c'est moi qui peux vous renseigner... vous êtes inscrit ; ça a bien été, sauf vos lunettes. Le maître du château n'a pas un faible pour cette sorte d'intermédiaire ; il aime à plonger sans obstacle jusqu'au fond de l'âme de son interlocuteur. Quant à moi, lorsque je suis mandé, je les supprime. J'ai bien coudoyé la coulisse maintes fois, je préfère m'exposer à heurter les meubles (1). Votre réponse annonçait de l'aplomb ; votre interlocuteur s'accommode de ça : il est bien naturel que vous n'ayez pas été invité ; moi-même, je n'ai été averti que je jouais hors Paris que quelques heures avant la représentation.

Un soir que l'auteur d'*Omasis* me contait pour la cinquième fois

(1) Talma était myope à l'excès.

son épisode de Saint-Cloud et tout ce qui s'ensuit, je lui observai :

— Votre épisode, je le sais par cœur ; je l'ai moi-même récité à Louis Desnoyers, le rédacteur du *Siècle* ; je lui ai fait sentir que vous aviez la mémoire toute hérissée d'anecdotes impériales, et que vous étiez en état de faire diversion et concurrence à Marco Saint-Hilaire. Les chroniques dans ce sens font fureur. Vous devez encore quelque chose au public à cet égard ; j'ai pris des demi-engagements pour votre compte.

— Et vous avez eu tort.

Et puis il ajouta :

— Nous verrons...

Durant quelques jours cependant, Baour-Lormian secoua un amour d'inaction, qui, dans les derniers temps, le dominait passablement. Le valet de chambre écrivit sous la dictée la première partie ; un voisin prêta pour la seconde son orthographe et sa ponctuation, et la troisième fut tracée de la main complaisante de Casimir Bonjour, l'auteur de plusieurs spirituelles comédies. Il fut mis à contribution en un moment de visite. Je n'y participai moi-même que pour le titre. Le feuilleton était complet ; il parut dans le *Siècle* avec la signature de son auteur. Rien ne manqua à la petite réussite de l'entrevue de Saint-Cloud ; le récit fut fêté par les feuilles parisiennes vivant de reproduction. Le *Cabinet de lecture*, le *Voleur* et d'autres lui donnèrent la meilleure place dans leurs colonnes. C'était le cas de dire : tout va le mieux du monde !...

— Je crois, répéta le poète légèrement galvanisé par ce demi-bruit, qu'ils me contraindront de sortir de mon sommeil. Ils ont fêté mon épisode d'*Omasis*, c'est bien ! il faudra qu'ils accueillent également ma chronique de *Mahomet second*. Une réception aux Tuileries mérite bien de figurer comme pendant à celle de Saint-Cloud.

L'auteur d'*Omasis* avait donné, en 1814, une tragédie intitulée *Mahomet II*. Cette fois le poète n'avait pas prodigué avec autant de grâce ces détails de style, qui, par plus d'un, le firent comparer à l'auteur immortel d'*Esther* et d'*Athalie*. Ce n'était plus le même éclat, la même fraîcheur, la même richesse de coloris. En effet, tel qui brille en faisant vibrer les cordes les plus sensibles du sentiment, peut bien échouer en face d'une poésie qui n'est destinée à se nourrir que de passion et de vigueur. Là, il fallait avant tout des situations

et des caractères bien trempés. Les scènes de *Mahomet II* étaient plutôt un roman qui se déroule sous les ombrages des palais de Constantinople qu'une véritable tragédie. Le vainqueur des Paléologues était fortement épris d'une beauté au sang chrétien ; le fier musulman voulait bien, lui, voir partager sa flamme, mais elle lui résistait ; la captive tenait à un prince de la race grecque. Malgré tous les moyens termes, le farouche Sultan ne pouvait arriver jusqu'au cœur de la chrétienne ; il connaissait son rival préféré, et ce n'est qu'après de longues circonlocutions et des signes d'une patience qui pouvait bien n'être pas celle du véritable Mahomet, qu'il se décidait à dénouer les événements comme on les tranche dans le drame. La situation n'était pas des plus vraisemblables ; l'invention, en somme, n'était pas le côté le plus fort. Le rideau s'était levé dix-huit fois pour la pièce, — c'était bien quelque chose, — le succès néanmoins restait un problème : l'opinion était dans l'engourdissement. Rien dans le silence du parterre et des loges ne faisait entrevoir une chute, rien non plus ne laissait apercevoir un triomphe. L'Empereur cependant avait paru dans sa loge, et avait assisté jusqu'au bout à la représentation. En cette circonstance, Baour-Lormian crut ne pas devoir demeurer à l'écart. Il avait pris goût aux entrevues princières ; il n'attendit pas, comme la première fois, d'être mandé ; il sollicita, au contraire, de son chef pour être admis en audience particulière. Il fut reçu en cette circonstance aux Tuileries ; il vint tomber comme toujours en face du perpétuel guéridon, et le personnage qui, dans une tenue simple mais militaire, se trouvait auprès, lui dit dans un langage qui ne sentait ni les détours, ni l'apprêt :

— M. Baour-Lormian, votre Mahomet n'est qu'un Sultan de convention ; l'empereur des Turcs n'a jamais été ça ; il est beaucoup trop flegmatique le vôtre ; il connaît son rival dès le commencement, et, avec le caractère que nous devons lui supposer, il faut qu'il le tue dès la première scène, et alors la tragédie, à son début, se trouve terminée.

— Sire, je pense comme vous... C'est une œuvre à refaire, continua le poète, qui sentait que ce n'était pas le moment de se poser en contradicteur... Quelques incidents pourraient dissimuler la situation et laisser ignorer au Sultan qu'il a un rival...

— C'est cela, c'est cela, répéta Napoléon ; incidentez, placez incident sur incident, masquez bien la chose à votre Mahomet ;

autrement, avec le caractère que lui attribuent l'histoire, son siècle et son pays, je ne vois qu'un coup de poignard brutal, mais je n'aperçois pas une tragédie ; allons, c'est à refaire !...

— Sire, je m'en vais de ce pas exécuter vos conseils, dit le poète, et il se retira.

Le jour même, Baour-Lormian s'en alla au théâtre et contremanda la représentation. *Mahomet II* n'existait plus pour la scène à partir de cet instant. On ne s'était jamais rendu bien compte du motif qui avait pu porter l'auteur à retirer une pièce que le public ne repoussait pas ; les Geoffroy, les Dussault, les Hoffman n'avaient pas dit grand chose à cet égard ; quelques-uns néanmoins ont écrit que le poète s'était rendu rigoureuse et véritable justice (1).

La question, le pourquoi de tout cela serait bien demeuré sans solution ; mais, je l'ai indiqué déjà, Baour-Lormian, un peu secoué par le succès de son dernier feuilleton, avait promis de donner le pendant de son entrevue de Saint-Cloud ; et, dans sa réception au château des Tuileries, il effaçait jusqu'à la dernière trace du mystère. Il annonçait cette fois le véritable motif ; il avait voulu faire acte de bon courtisan en retirant la pièce ; seulement, dans son intention de poursuivre les choses jusqu'à la fin, il s'était hâté lentement, si bien que son *Mahomet II*, qu'il avait toujours eu l'intention de reprendre en sous-œuvre, ne s'est trouvé terminé que vers 1845, juste au moment où la tragédie nous faisait ses derniers adieux. Le nouveau drame, sans contredit, est une œuvre d'art ; les caractères y sont mieux tracés : les situations grandissent à chaque pas : l'on y rencontre tous les ressorts du vague et de l'imprévu ; le style lui-même marche avec une certaine verdeur en harmonie des physionomies et des personnages. J'ai assisté à plusieurs lectures ; quelques-unes étaient faites par des artistes ; les amis communs, la petite église qui composait l'assistance, ont bien trouvé que l'œuvre dans son ensemble et dans ses détails renfermait de grandes beautés ; nul ne s'est avisé de formuler un jugement sincère. Remise à la scène en 1811, en 1812, la tragédie de *Mahomet II* aurait marché merveilleusement ; plus tard, le drame a ses exigences ; il faut du Shakespeare ; les Grecs et les Romains sont usés ; l'Orient lui-même, monotone, n'a plus de prestige : dès lors, *Mahomet II* n'a jamais pu être joué.

(1) Germain Sarrut, dans sa *Biographie des hommes du jour*.

Il était bien naturel que Baour-Lormian, dans son feuilleton intitulé *Une entrevue au château des Tuileries*, racontât tous les détails servant d'escorte à sa tragédie de *Mahomet II* ; mais une sobriété extrême peut avoir son côté difficile ; le récit le mieux circonstancié peut bien avoir sa raison d'être ; il apporte avec lui son ferment, son levain de critique.

Contre que l'on est allé aux Tuileries, qu'il y a eu accueil parfait, que, depuis, on a refait la pièce, passe pour tous ces points ! disaient quelques-uns ; mais ce sont les détails, les insistances du dialogue que nous ne digérons pas aussi aisément. Nous allons voir dans un instant quels sont ceux à qui les insistances du dialogue ont troublé les facultés digestives.

Le feuilleton avait paru dans le journal le *Siècle*, comme je l'ai déjà indiqué ; le *Cabinet de lecture*, le *Voleur*, tout ce qui vit à Paris de compilation avait reproduit l'article ; le succès marchait donc comme pour la première fois ; tout le monde était content ou paraissait l'être. Le *Charivari* seul s'avisa, non pas précisément de faire mauvais visage, ce ne serait pas le mot, mais de poser quelques questions considérables, et ce, avec cette gravité que chacun lui reconnaît. Il disait : « Nous admettons bien le feuilleton de M. Baour-Lormian dans toute sa portée. Son entrevue au château des Tuileries est une de ces pages qui appartiennent désormais à l'histoire et dont l'absence se faisait vivement sentir : détails de mœurs, aperçus descriptifs, analyse profonde des hommes et des choses, rien ne manque dans cet épisode de l'année 1811. Nous avons vu avec un plaisir indicible que le théâtre de la rue Richelieu, dans cette pénurie que chacun sait, allait se trouver doté d'une tragédie de plus. *Mahomet II* est à la veille de reparaitre sur l'affiche ; mais cette fois transformé, augmenté dans toute la latitude du terme. Nous n'avons pas perdu de vue, d'après le dialogue de M. Baour-Lormian, que l'auteur doit cette fois énormément aux conseils de son interlocuteur ; dès ce moment, les aperçus profonds, les caractères, les situations neuves, tout cela doit être mis en commun ; c'est une propriété à deux, comme on en voit de nos jours les exemples au théâtre. Nous admettons parfaitement que M. Baour-Lormian nous ait conté la part considérable que l'Empereur Napoléon a prise à la pièce qui vient d'être terminée ; néanmoins, il naît pour nous de cet état de choses des questions qui nous paraissent de la plus haute gravité. M. Baour-Lormian, par devoir et

par conscience, selon qu'il nous le fait pressentir, mettra-t-il le nom de Napoléon sur l'affiche à côté du sien, pour attester une collaboration désormais authentique ? Y sera-t-il lui-même le premier, s'y placera-t-il le deuxième pour établir la part secondaire qu'il a prise à l'œuvre et afin de mieux faire les honneurs à son Auguste Collaborateur ?..... Et encore, quand il s'agira de passer à la caisse, M. Baour-Lormian a-t-il la prétention de faire à lui tout seul acte de présence ? ou bien, pour quelle part l'Empereur Napoléon ou ses ayant-cause exerceront-ils leurs droits sur la recette ?... Tels sont les problèmes importants que chacun se pose d'ores et déjà ; nous attendons la solution de ces difficultés avec toute l'anxiété que chacun peut comprendre. »

C'est à peu près dans ces termes que le journal dont j'ai parlé saluait au passage le feuilleton du *Siècle*, reproduit avec succès par bon nombre d'autres publications. Les auteurs, quels qu'ils soient, ont eu de tous les temps une certaine dose d'amour-propre ; on peut même les admirer jusqu'à la stupéfaction lorsqu'ils ne poussent point ce dernier sentiment jusqu'à la fureur, jusqu'au paroxysme le plus échevelé. Je pourrais en citer plus d'un de ceux qui vous saisissent pour ainsi dire au collet, et qui vous contraignent à entonner un hymne de louanges avec cette rigueur extrême que déploie tout au plus le créancier impitoyable vis-à-vis de son débiteur en retard ; je pourrais à ce sujet esquisser une série d'anecdotes qui auraient leur côté plaisant ; mais je serais interminable, et je n'ai pas l'intention de détailler complètement ni de sortir de la ligne que je me suis imposée. Baour-Lormian, selon son habitude, désirait connaître l'étendue de son triomphe ; il voulait savoir, en somme, jusqu'à quel degré était monté le thermomètre. J'avais de bonnes paroles à l'endroit des journaux reproducteurs ; je ne poussai pas plus avant mes citations élogieuses, j'avais garde d'avouer ma connaissance du *Charivari*. Un peu scrutateur, l'auteur intéressé me dit un jour sur un ton assez dramatique, qui avait cependant sa bonhomie :

— Vous ne dites pas tout, il me semble. Vous êtes silencieux comme les tombeaux ! Je tiens de la loge du rez-de-chaussée, je dois l'avouer assez humblement, que *Monsieur* va faire représenter une pièce de théâtre qu'il a faite de compte à demi avec l'Empereur !

En présence d'un argument aussi direct, je déclarai que je n'avais

rien à objecter, que je tenais le fait pour certain, puisque moi-même j'avais lu la chose. D'ailleurs j'ajoutai :

— Ne vous tourmentez pas pour cela ; on n'attaque jamais que les hommes forts : que ce soit Hercule qui brandisse sa massue ou que ce soit Apollon qui lance ses flèches, les dieux en courroux ne s'en prennent jamais qu'aux puissances ; ils ne recherchent jamais les Pygmées.

Ce raisonnement, quoique tardif, mais qui a sa portée vraie, parut le satisfaire entièrement ; et, comme l'émotion n'a jamais été longue chez le poète, il ne songea plus à demander ce que disait le monde, ni même ce qu'il ne disait pas.

Les *Veillées poétiques* sont une de ces productions à laquelle Baour-Lormian lui-même attachait une grande importance. Sans doute le genre et le sujet ne se détachent pas autant, comme dans d'autres parties de ses œuvres ; il n'a point revêtu une physionomie distincte dans les *Veillées* comme dans *Ossian* ; pourtant, dans cette versification facile et entraînant, la pensée coule à flots, pleine de majesté ; et, pour mieux subjuguier l'attention, elle a revêtu ses couleurs les plus riches. Il n'y a pas de description, de sites, d'épisodes sur lesquels il soit possible de verser avec plus de profusion les trésors d'une intarissable harmonie. En dehors même de ce premier mérite, ne perdons pas de vue qu'un parfum religieux se retrouve à chaque instant, et vient nous rappeler que ce livre est un de ceux qui, avec des formes presque inimitables, a pour but incessant de recommander aux hommes le dévouement, la vertu et la religion.

Pour indiquer la teinte qui règne dans cette poésie au début de certains poèmes, je citerai quelques vers descriptifs :

Voyez-vous au milieu de la plaine rustique
L'herbe haute flottant sur ce tombeau gothique ?
Non loin d'un vieux manoir s'élèvent les débris.
Lorsque le voyageur par l'orage surpris,
Vient se réfugier au sein de ces décombres,
Il voit à ses côtés errer de pâles ombres ;
Et sitôt que la foudre et les vents ont cessé,
Il s'éloigne interdit, muet, d'horreur glacé,
Et n'ose raconter quels étranges mystères
Se passent dans la nuit de ces murs solitaires.

En perpétuant les citations pour donner une idée bien plus exacte

du livre et de l'auteur, je crains bien de tomber dans des longueurs ; néanmoins, je ne puis résister à l'attrait qu'a de tout temps inspiré la terminaison de la dernière *Veillée* :

Tout s'éveille, se pare et prend un nouvel être.
Et vous, jadis les rois de ce vaste univers,
Vous ne partagez plus tant de bienfaits divers :
Vous ne soulevez pas cette pierre immobile
Qui presse de son poids votre couche d'argile.
Homme, songe de gloire et de félicité,
C'est donc là que finit ta vaine autorité ?
Du moins ceux qu'à mes pieds le sommeil environne
N'ont pas à regretter l'éclat d'une couronne.
Un pain noir et grossier composait leur festin,
Et leur trépas sans doute embellit leur destin :
La paix est avec eux ; les remords, les alarmes,
De leurs derniers moments n'ont pas troublé les charmes.
Illustres inconnus, bénissez votre sort ;
Heureux qui comme vous obscurément s'endort !
De vos humbles vertus la récompense est prête.
Le ciseau du sculpteur, la lyre du poète,
De vos jours disparus fêtant le souvenir,
N'ont pas à votre gloire attaché l'avenir ;
Mais vous vivez au cœur d'une épouse éplorée ;
Comme celle des rois, votre cendre est sacrée.
Vous n'avez point péri sur les bords étrangers.
C'est au sein de vos champs, non loin de vos vergers
Et du toit où votre œil s'ouvrit à la lumière
Que repose aujourd'hui votre froide poussière.
Vos membres pour jamais de douleurs affranchis
Pressent de vos ayeux les ossements blanchis.
Tous les ans, quand l'automne et l'humide froidure
Dépouillent les côteaux d'un reste de verdure,
Vos enfants, vos amis, penchés sur vos tombeaux
Vous apportent des pleurs et des regrets nouveaux ;
Leur foi pure et sincère est sans doute exaucée...

.....

Les *Veillées poétiques* sont de brillantes et nobles rêveries, qui eurent leur bonne et digne place dans la littérature du temps. On peut dire jusqu'à un certain point de nos jours : le prisme a disparu, tout cet éclat, tout ce parfum de feuilles et de fleurs a beaucoup trop été fait et refait pour qu'il conserve la fraîcheur du coloris ; il faut reconnaître, malgré cela, que celui qui a le premier défriché le sentier, qui y sema ses premiers gazons, ses premiers germes de verdure, a bien

quelques droits à la reconnaissance et surtout une part dans le culte des souvenirs : d'autres viendront ensuite ; ils useront, ils abuseront de cette poésie qui était d'abord fraîche éclosé ; si les teintes vertes et luxuriantes viennent à se faner sous le contact abusif des profanes, si les feuilles tombent désormais jaunies et maculées, il est certain que ce n'est jamais celui qui se trouve là, dès l'origine des choses, qui doit avoir sa responsabilité.

Parmi les succès que devaient obtenir les *Veillées*, ces poèmes moins variés que les autres pour le ton, pour la teinte, assez uniformément religieuse et lugubre, il faut compter les *Lectures*, cet usage que notre temps a semblé vouloir un instant ressusciter. Les lectures à jours irréguliers, souvent au milieu du grand monde, quelquefois dans les salons princiers, aidèrent quelque peu à la réussite. Si je ne craignais pas de me jeter de nouveau au milieu des anecdotes, et de me heurter sur des contrastes, je dirais de rechef : « Baour-Lormian rencontre Talma sur l'avenue des Feuillans ; le poète avait le visage épanoui comme lorsqu'il touchait à la veille d'un succès ; le tragédien, au contraire, était grave et compassé, comme lorsqu'il se disposait à donner un bon avis. Et il est certain qu'il en donnait de sages, à Messieurs les auteurs, cet intelligent M. Talma, qui connaissait si bien le fort et le faible de l'art, et qui, au besoin, possédait sur le bout du doigt le code des bienséances et toute la théorie des grands salons.

Baour-Lormian, en l'apercevant, s'écrie (pourtant à demi-voix) :

— Ce soir, il y a lecture chez l'archi-chancelier, j'en suis pour une de mes *Veillées poétiques* ; le roi de Hollande y sera probablement.

— Y êtes-vous allé en d'autres occasions ?

— Non. Comment cela ? C'est la première.

— En ce cas, je vous demanderai si vous êtes en règle. Mais comme j'entrevois que vous n'y êtes pas le moins du monde, venez jusque chez moi ; nous assortirons l'invité à la situation. Ne le perdez pas de vue ; il y a telle demeure où l'étiquette règne en souveraine, et où la porte reste close pour celui qui ne veut pas en subir la loi !

Un autre jour mêmes interlocuteurs : pareille demande, exécution des choses dans les mêmes termes ; seulement il y avait une variante capitale pour les poètes comme pour les prosateurs ; il ne s'agissait plus cette fois d'une lecture plus ou moins éphémère, mais d'un

succulent, d'un classique dîner, comme on les pratiquait chez Cambacérés, le Lucullus des temps modernes.

Baour-Lormian insistait sur la différence qui doit exister en matière d'étiquette entre une lecture et un dîner, et Talma cette fois plus à cheval que jamais sur la règle, ne voulut en rien rabattre ; de sorte que l'invité, selon qu'il me l'a répété plusieurs fois, grâce au vestiaire de l'artiste, qui lui fut toujours ouvert dans ces circonstances, endossa le grand habit carré à la française, ceignit l'épée à poignée d'acier, et alla s'asseoir majestueusement à la table quasi-royale, n'omettant tout le temps du dîner, selon les enseignements qui lui avaient été prodigués, de conserver le grand chapeau à plume sur les genoux, tout en ayant le soin de placer sa serviette par dessus. Il va sans dire que l'heureux convive ne se sépara pas un seul instant de son arme virginale.

J'ai trouvé dans certains Mémoires et dans plusieurs notices, que l'auteur de tant de poèmes divers aurait fait l'*Ori flamme* en compagnie d'Etienne, vers la fin de l'année 1816. Sur ce fait, il y a erreur ; l'opéra intitulé l'*Ori flamme* et dont Persuy fit la musique, n'est pas une manifestation toute blanche dans le sens de ce que l'on pourrait supposer. Le poème n'a été inspiré, — si inspiration il y a dans cette œuvre de commande, — que par Savary.

On était à la fin de l'année 1813 ; les jours sombres apparaissaient ; les populations de la Seine étaient en émoi ; le duc de Rovigo voulut ranimer cet esprit public dont les réussites, quelles qu'elles soient, ne sauraient se passer, et voilà pourquoi les trois personnages que j'ai nommés, poètes et musiciens accordèrent leur lyre, et c'est dans ces circonstances, telles que je les indique, que fut produit l'opéra intitulé : l'*Ori flamme*.

Je n'ai abordé le fait, je le déclare, que pour effacer l'erreur commise ; je ne mentionnerai pareillement le drame lyrique que pour la forme ; je sais que les œuvres de ce genre ne sont guère destinées à grandir la renommée du poète ; pourtant, il y a encore l'*Alexandre à Babylone* qui mérite de n'être pas passé sous silence.

Cette œuvre a ses phases diverses, ses péripéties nombreuses qui peuvent nous donner quelques feuillets inédits et intéressants de l'histoire contemporaine. Stephen de la Madelaine, qui a beaucoup écrit sur les matières d'art, publia en 1844 une biographie de Lesueur, où je retrouve le passage suivant : « L'illustre compositeur s'efforça

» de couronner dignement sa carrière dramatique, en écrivant la
» partition d'*Alexandre à Babylone*, dont le poème, tout-à-fait
» remarquable, est dû au noble et sérieux talent de M. Baour-
» Lormian. Cette partition, dans laquelle se résument toutes les bril-
» lantes qualités du génie, qui n'est d'aucune époque, d'aucune
» école, et dont l'expression, par conséquent, convient aussi bien à
» notre temps qu'à celui de l'empire, est complètement achevée, mais
» inédite ! C'est une fortune toute prête pour l'Académie Royale de
» musique, dont les ressources actuelles ne sont pas assez fécondes
» pour qu'il soit permis à ses directeurs de négliger cette mine d'or
» pur et de succès de bon aloi. »

D'autres écrivains ont fait écho dans le même sens, mais en vain. Une fatalité constante n'a cessé de peser sur une production en tout point bien digne d'un sort meilleur.

Baour-Lormian, qui avait été l'enfant gâté du succès, ne pouvait pas se rendre compte des contrariétés sans nombre, des contre-temps qui avaient assailli son *Alexandre à Babylone*. Il a toujours été assez larmoyant à son endroit, lui qui pensait avec un sérieux imperturbable que les rochers devaient se fendre, les forêts incliner leurs rameaux, les nymphes vêtir leurs signes de deuil, de ce que les trois mille livres de rente qu'il tenait de la faveur impériale avaient été réduites de moitié à la suite des événements.

— Voyez, se plaisait-il à dire, la fatalité qui pèse sur moi-même ; ma destinée est telle, que j'entraîne dans un malheur qui devient commun la magnifique partition de ce pauvre Lesueur !

Je conviendrai, moi, cependant, en dehors de tous ces gémissements intéressés, que jamais chef-d'œuvre quelconque n'a été balotté par la tempête, ni subi des événements plus contraires. Pourtant, il dut encore la naissance à la faveur, et tous les encouragements avaient environné son berceau.

Un soir de l'année 1812, Cambacérès et le duc de Rovigo s'approchant, au foyer de l'Opéra, d'un groupe qui leur était le plus connu, dirent alternativement :

— Si l'on faisait un opéra, une de ces scènes qui prêtent au grandiose, au pompeux de l'histoire et au prestige que la musique communique toujours au drame.

— Je suis prêt, dit Baour-Lormian, qui, soit par hasard, soit par habitude, se trouvait au premier plan, et en face des illustres propo-

sants. Je suis prêt, répéta-t-il ; mais, pour un opéra, on ne saurait être moins de deux : le poète et le musicien !

— Vous avez là l'auteur des *Bardes*, observa Cambacérés.

Et, se tournant vers Lesueur, il lui demanda directement :

— Qu'en pensez-vous ?

Le bonhomme Lesueur, que l'on désignait souvent ainsi, sans déranger son chapeau de dessus sa tête d'une ligne, ce qui était assez dans ses habitudes, répondit :

— J'y songeais, M. l'archi-chancelier !

Dès ce moment, ce fut chose convenue ; dès cet instant, Baour-Lormian et Lesueur ne se quittèrent plus ; ils travaillaient, pour ainsi dire, en commun. L'auteur des paroles eut bientôt donné la dernière main au poème, et la partition avança rapidement : néanmoins Lesueur était difficile, exigeant même. Il fallait souvent, bon gré mal gré, que la poésie lui fit ses concessions ; il était impitoyable. Bien des fois il retaillait le vers, modifiait la strophe et sans pitié, il allait jusqu'à refaire l'idée ; il eût, au besoin, reconstruit et substitué une scène entière. Tout cela s'apaisait ordinairement dans des colloques passablement gastronomiques, dont Chevet fit pas mal les frais. Ce n'était pas une intelligence ordinaire que ce bon M. Lesueur ; l'enfant de l'harmonie eût facilement, en cas de nécessité, enjambé l'Hélicon.

Le style rimé et chanté avait encore son charme, et l'on en était à croire, en ce temps de poètes, que le tableau, pour n'en pas sentir la tourmente, pouvait conserver ses images fleuries et toutes les ondulations de la mélodie et du goût. Dès que la dernière note eut été écrite, on songea à préparer le succès. Le génie qui n'a point franchi l'enceinte de son village ou le vol du chapon de sa contrée primitive croit au triomphe qui vous tombe des nues. Le talent plus aguerri et qui a vécu n'ignore pas, pratique même, la prudente maxime : *Aide-toi, le ciel t'aidera*. On n'en était pas encore réduit aux entrepreneurs de succès dramatiques, mais on allait de salons en salons ; des auditions partielles préparaient les voies, et le monde élégant se faisait un devoir de réveiller le goût, d'agiter l'opinion. L'hôtel de mesdames de Bauffremont, de Craon, d'Osmond, Sapiha, retentirent des accents de Laïs, des modulations de M^{me} Branchu ; puis, tout Paris se le dit. Les auteurs pouvaient compter sur une destinée qui s'était aplani son chemin à travers tant d'échos dorés et retentissants. Néanmoins,

les événements étaient proches, ils devaient attarder, déconcerter même ce qui avait été si bien artisé ! A l'aspect du nuage noir, s'élevant au loin, au premier coup de foudre, le monde élégant, le monde artiste était dispersé.

Avec l'invasion de 1814, bien des espérances vont être refoulées ; il ne faut plus compter sur les répétitions qui allaient commencer dans la rue Richelieu (je parle de l'ancien Opéra). Lesueur quitte l'appartement qu'il occupait à l'hôtel des *Menus plaisirs* depuis 1792 et se dirige, avec sa femme et ses deux filles, vers sa maison de campagne de Romainville ; il croyait à la paix des bois ; il emportait avec lui sa chère partition, et il se montrait plus rassuré en songeant qu'il laissait derrière lui un million de soldats de toutes couleurs, sillonnant en tous sens les rues de la capitale. Par moments, il retouchait avec une placidité extrême quelques-unes de ces mélodies qui pouvaient encore avant peu charmer ce beau monde parisien, dont la disparition n'était que temporaire ; il croyait essentiellement à la longue vie de cette partition dont il n'avait pu se séparer. Pourtant, qui l'aurait dit ? qu'elle allait périr si fatalement cette œuvre chère, après lui avoir coûté tant de jours et tant de nuits !

Un lundi ou un mercredi, l'aube annonce les Cosaques ; c'était le remou, l'inondation fluviale, qui vous arrive, non par le haut pays, mais à reculons, par le marais, et lorsque l'on espérait la cessation ou la diminution de la crue. Ce n'eût été rien, selon quelques uns, que cette invasion partielle de Baskirs ou de Zaporogues qui vous viennent d'aval en amont, mais la fatalité veut qu'ils entrent dans Romainville par le nord au lieu de pénétrer par l'ouest. Une entrée dans un sens ou dans un autre ne peut changer le péril d'après certaines croyances, point du tout ! La horde s'avance affamée par l'extrémité indiquée, avec ses habitudes sauvages où nos mœurs et notre civilisation sont restées à l'état inconnu. L'occupation néanmoins se serait accomplie avec un certain calme ; la fatalité seule en voulut aux pacifiques habitants de Romainville ! La bande armée pénètre ; la première maison de droite est envahie. Jusque-là, point de mal ; les denrées coloniales et indigènes seules, les colles de poisson, tout luminaire quelconque, est débité en un clin d'œil, sans qu'il y ait prétexte pour un drame ; elle était entrée chez un épicier. Mais la seconde troupe, plus affamée encore que la première, se jette sur la gauche et envahit l'officine d'un pharmacien. En un rien de temps,

les bocaux sont vidés; tout flacon quelconque, ayant reçu l'insigne honneur de la formule, est absorbé en dépit de l'étiquette, sans préalable et sans ordonnance; au mépris des règles les plus strictes de l'art, tout est nettoyé, tout! jusqu'à la fiole la plus humble, jusqu'à la boîte aux modestes onguens. Le conquérant, le vainqueur de cette affaire allait se trouver bientôt le vaincu; le butin si malencontreusement saisi ne tarda pas à agir de façons diverses sur ces imprudents asiatiques. Qui se roulait dans la poussière du chemin, qui dans le borbier du fossé; plus d'un trouva la mort à la suite de vomissements, de contorsions, de convulsions plus affreuses les unes que les autres. Le moskovite ne vit point là dedans un résultat de sa stupidité et de son ignorance, il ne soupçonna dans cet incident que le piège ou la perfidie de l'habitant; et, sur le champ, de la surprise il passa à la fureur.

Les uns allumèrent des torches; d'autres lançaient des charrettes en forme de bélier contre les portes; certains brandissaient leurs armes; tous, du moins ceux qui étaient demeurés debout, poussaient d'indicibles hurlements. Les événements cette fois tournaient à la tragédie. La terreur gagnait de maison en maison: ce fut un triste réveil pour la famille Lesueur, qui demeurait quelques portes plus loin. En présence d'un sauve-qui-peut général, le maëstro ne se donne pas le temps de réfléchir, et lui, ainsi que tous les siens, au lieu de sortir sur la rue, franchit les parois du jardin, et s'échappe dans la direction de la campagne. Pendant deux jours, il erra dans le bois de Romainville; le troisième, un ami le recueillit dans le village de Pantin.

Lesueur, sa femme et ses filles sont, une semaine entière, sans oser rentrer au domicile; pourtant, ils y revinrent. Dans cet intervalle, que s'était-il passé? Cela se devine! La dévastation se sera promené à l'aise dans tous les sens; cela se conçoit, mais si les provisions de bouche ont eu le dessous dans l'habitation du maëstro, la partition aura été respectée, ou du moins traitée avec indifférence? Hélas! il n'en est rien.

Dès sa première rentrée, Lesueur se hâte, il se presse; et, malgré tous les signes d'un bouleversement ostensible, un espoir lui reste; il court aux étagères où avait été délaissé le dépôt sacré; du premier coup-d'œil, il voit tout son malheur. A peine quelques cahiers, les derniers morceaux, des finals de l'œuvre étaient demeurés à leur place; les

autres, peut-être, auront été abandonnés quelque part ; ils se retrouveront ; et certains débris d'un papier facile à distinguer, corrodés par la flamme attestent dans l'âtre de la cheminée une fin funeste, et ne permettent plus le doute. Dans les couloirs, on aperçut des pages lacérées et informes... ce fut tout ! Un jour, il retrouva à la vitrine d'un mégissier un de ses chers morceaux qu'il fallut racheter ; une autrefois, il rencontra des plâtriers-gacheurs, qui s'étaient fabriqués des mîtres sans aucune considération pour l'art. Il ne pouvait cependant se livrer à des investigations éternelles et redemander aux passants les lambeaux d'une partition si cruellement éparpillée.

Le principal de l'ouvrage avait disparu, voilà ce qu'il y avait de plus positif ; et, pour comble de malheur, Lesueur qui avait tant de qualités musicales, ne se trouvait pourvu que d'une mémoire la plus rebelle du monde. Heureusement, auprès de lui il avait son bon ange, son ange sauveur, et ce que le maestro ne possédait pas du tout. M^{me} Lesueur en était pourvue au suprême degré. C'était elle qui rappelait les motifs, qui lui redisait la finale, qui lui chantait l'accompagnement, qui lui remettait en tête, tout... jusqu'aux modulations des basses, jusqu'aux accidents les plus minutieux du contre-point et de l'orchestre. Quelquefois, il y eut bien orage au sein de l'hyménée (orage d'harmonie s'entend), entre les deux époux, à propos d'une note égarée que M^{me} Lesueur prétendait retirer du néant, et de son mari qui soutenait n'avoir jamais créé des intonations de cette sorte. Pourtant, après quelques *oui* et quelques *non*, après quelques affirmations et quelques dénégations, qui ne faisaient qu'aborder le ton aigu, le nuage disparaissait, et une paix du meilleur aloi revenait au pas de course.

M^{me} Lesueur, qui a tant agi pour rendre à la lumière une œuvre morte d'une façon quasi-tragique, a eu, certes, le droit de répéter, avec l'accent d'une vérité tout historique, à quiconque voulait l'entendre : « Il nous en a bien coûté pour refaire jusqu'au bout notre *Alexandre à Babylone* ; c'est bien, à coup sûr, notre chère partition. » En tout ceci, on peut certifier sans crainte qu'elle ne se trompait nullement.

Bien des fois, néanmoins, elle trouva sa tâche un peu dure : Lesueur, malgré son manque de mémoire, ne laissait pas d'avoir quelques éclairs, et cet organe, qui n'obéit pas toujours à la volonté

chez le commun des mortels, avait en Lesueur ses caprices et ses fantaisies. Les souvenirs n'attendaient pas toujours que le soleil fût sur l'horizon pour évoquer quelque cavatine ou quelque brillant *duo*. Au milieu des ténèbres, on entendait le maëstro s'écrier, avec une joie d'enfant : « Je l'ai, c'est cela, je la tiens, je l'ai retrouvée; vite du papier, la lumière, ma table! » et il se levait dans le plus simple appareil, en dépit du givre et de la bise... Si bien il y revint, que ces apparitions nocturnes parurent incommodes à toute la maison, et souvent il n'y eut ni lampe, ni table, ni papier, surtout aux heures intempestives de l'ombre. Mais, lui, il ne se décourageait pas pour si peu; il se courbait au foyer, ranimait du souffle la flamme mal éteinte, et, à l'aide de ce crépuscule tant soit peu vacillant, armé d'un charbon refroidi, il rayait le parquet, retraçait, notait ses inspirations ou ses réminiscences; et, plus d'une fois, on retrouva, à la lueur du jour, des bigarrures mélodieuses recouvrant la surface entière du plancher.

Lesueur n'avait pas besoin d'instrument; et le musicien qui a si bien possédé les ressources de l'orchestration, qui sut tirer tant de parti de ces cents voix aux milles formes, qui, sous la vibration de la corde, sous la pression de l'air nous donnent ces combinaisons variées et savantes dont l'ensemble est enchanteur, eh bien! Lesueur, dis-je, ne possédait aucun instrument; il était étranger au jeu mécanique de chacun d'eux. Malgré cela, sa composition était puissante et correcte, et une organisation merveilleuse le mettait en même de confier ses inspirations au papier, avec l'aisance qu'apporte l'écrivain exercé, qui produit les élans de son imagination avec toute la vérité et toute la délicatesse possible.

Le chef-d'œuvre est donc refait pour la deuxième fois, et bien refait. Ce n'est pas tout cependant que d'avoir sué à la peine et d'avoir arraché des mains du néant une merveille. Cette merveille qui est revenue au monde après tant d'efforts, elle a besoin d'un nouveau patron. Le talent, le génie, quel qu'il soit, doit être secouru et débarrassé de ses langes; le mouvement de ses ailes doit être secondé; il peut manquer les échelons et faire une chute dangereuse, du temps qu'il cherche à se percher sur les hauteurs du piédestal. Le patronage fut bien vite retrouvé; à peine Baour-Lormian eut-il rappelé au duc de Cases que Lesueur venait de terminer son travail,

que les ordres furent donnés. M. Papillon-Desmasures (1), intendant des Menus-Plaisirs et attaché comme tel à la maison du roi, avisa, et il y eut à l'Académie royale de Musique une audition nouvelle d'abord, une réception pompeuse ensuite, puis chacun prodigua toutes les félicitations désirables à ceux qui se trouvaient si bien recommandés en haut lieu. Il fut fait de larges promesses par tout le monde. A la suite de tout cela, les événements ne se mirent pas moins en travers du chemin, comme par le passé, et la somnolence ordinaire des choses reprit son cours jusqu'à une époque indéfinie.

Je le sens, je me suis laissé entraîner par l'anecdote, elle a eu pour moi des attrait; je me suis occupé avec quelque complaisance du bon Lesueur, de l'œuvre et de ses vicissitudes; je pouvais avoir certaines raisons devers moi. Je n'ai pas entendu pour cela négliger mon héros principal, Baour-Lormian n'est point une personnalité dont on dira : il n'avait que faire dans l'*Alexandre à Babylone*, et il fallait le laisser dans les conditions de l'accessoire.

Un drame lyrique, pour l'écrivain qui a pris son rang dans son siècle ou dans son temps, devient une production secondaire, sans doute; néanmoins, il convient de faire une différence entre le poète qui féconde un sujet, le revêt splendidement de son style, crée des situations, et le faiseur industriel qui coupe, tranche, détache dans l'œuvre d'un autre, après avoir bien choisi ce qui lui était uniquement nécessaire. Baour-Lormian a beaucoup fait jusqu'à la dernière heure pour mener à bonne fin le travail entrepris à deux; il avait tout intérêt à voir ses strophes animées par les prestiges de l'harmonie. D'ailleurs, lors même que nous ne le verrions figurer en rien dans les événements de Romainville, les événements n'en ont pas moins leurs entraînements et leurs péripéties. Puis, n'y a-t-il pas dans tout cela ce je ne sais quoi qui fait que nous ne pouvons détacher nos regards? Ne sont-ce pas là ces fleurs si bien choisies qu'il avait assemblées au rivage? Le bouquet n'est plus en ses mains, il suit le fil de l'eau, il est abandonné au courant, il flotte au loin entraîné au hasard, n'importe; nous nous rappelons sur quels bords il trouva la vie, quelle fut la main qui en assortit les teintes diaprées.

(1) C'était ce M. Papillon Desmasures à qui M^{lle} Mars promit un soir dans les coulisses du Théâtre français de changer de sentiments pour lui lorsque les papillons deviendraient des aigles.

Nos vœux l'ont accompagné un peu loin, cela est vrai, il devenait difficile de faire autrement.

Du temps que Lesueur a cherché la solitude et la paix sur la lisière des bois, du temps qu'il s'est blotti dans la maison blanche au toit d'ardoise, qui entrebâille ses persiennes vertes sur une closerie de quelques mètres carrés, pendant qu'assis sous le vieux sureau, à deux pas de la tempête, il cherche à surprendre aux vents printaniers leurs mélodies les plus inconnues, Baour-Lormian s'en vint à Toulouse. Il alla demander au pays natal ses impressions de l'enfance ; il voulut savoir si, pour celui qui s'est saturé de civilisation et de bruit, l'herbe des prés conserve ses senteurs primitives, si la fumée du toit paternel lance avec la même grâce ses spirales vers le ciel, si le vent marin s'engouffre dans les vieux colombiers du manoir avec les mêmes intonations, si les pampres sont toujours dorés sur le côteau, si les fruits sont vermeils, si le verger a ses parfums et ses saveurs comme à son entrée dans la vie ; c'est là ce qu'il avait voulu expérimenter, comme il me l'a déclaré assez naïvement ; il y était encore pour faire diversion avec les sombres catastrophes qui étaient venues s'abattre sur Paris ; il craignait bien que ce Paris pour lui couleur de rose jusque-là, ne finît par être maltraité par ce torrent dévastateur qu'on appelle la guerre.

Il se convainquit bien vite que les impressions toutes neuves de l'enfance s'en étaient allées, et que l'âge et le temps ne nous ménagent pas toujours les mêmes joies, ni les mêmes poésies. Il avait laissé des propriétés ou des demeures quasi-abandonnées ; il était de ces natures qui n'aiment pas à surcharger leur existence de soins et de détails ; il voulut se débarrasser de toute administration, il vendit... Il était de ceux qui mettent leur capital dans un coffre et tirent de là jusqu'à épuisement de la source ; heureux encore lorsque les fatalités du tapis vert ne viennent pas précipiter les choses ! Il voulut voir pourtant si le manoir paternel au pied des vignobles de Castelginest avait revêtu jusqu'au bout ses vieux murs de lierre, si la mousse s'était introduite bien avant dans l'intérieur, à travers l'huis dévasté ; il voulut surtout savoir s'il rencontrerait la famille des fermiers qu'il y avait installée lors de son premier départ ; il n'alla pas jusqu'au bout du chemin des vieux ormes, il s'arrêta sous la galerie couverte de l'hôtellerie du village.

Là, on lui dit : le premier des Maurel qui a voulu passer une nuit

solitaire dans la demeure a été trouvé mort le matin ; six mois plus tard, le fils aîné, dans les mêmes circonstances, a payé son tribut : l'année d'après, le second ou le dernier des Maurel trouva encore sa fin dans la même couche où avaient succombé tous les siens, et toujours pendant la nuit. Quoiqu'il se sentit séparé par une demi-lieue, le frisson lui courut des pieds à la tête ; il n'en fallait pas davantage pour faire reculer l'homme un peu timoré. Le visiteur se dit : Puisque c'est comme dans la légende, je n'irai pas plus loin ! — Et il persista dans ses idées de vendre, et il vendit tout, en effet, jusqu'à la couche où il avait dormi enfant, jusqu'à l'oreiller où avaient commencé ces rêves de bonheur, ces rêves de félicité dont il avait réalisé déjà la plus magnifique portion. Quand je disais, il vendit tout, j'allais trop loin. Il fit bien un peu comme je lui ai vu faire mainte fois, c'est-à-dire livrant au marchand de bric-à-brac sa dernière chaise, son dernier rayon de bibliothèque, et s'en allant à la recherche d'une maison garnie, comme le pilote qui va à la découverte de terres inconnues. Il ne vendit pas tout. Non ; il se munit pieusement de cette toile que j'ai déjà indiquée, du portrait de ce Florent Baour dont j'ai esquissé la valeur, de cette peinture dont j'ai rappelé les traits saillants ; et je dois dire que l'image révéree n'a point quitté l'alcove du poète, qu'elle y est demeurée jusqu'au moment du dernier souffle ; elle y était encore à l'heure du sommeil suprême.

Un peu par mobilité d'esprit, poussé par les circonstances, l'auteur des *Satires toulousaines* était retourné dans sa ville natale ; le besoin de changer de place fut bientôt épuisé ; la ville natale eut bien vite retrouvé ses premiers torts. Il entrevit une raison à peine pour demeurer, il en découvrit un très-grand nombre pour en partir : il avait foi avant tout aux satisfactions du mouvement. Toulouse n'était plus dans les mêmes conditions : les amis du premier temps s'étaient laissés vieillir ; l'air de la patrie n'était plus aussi pur ; tant de choses se montrèrent déchues de leur noble origine, qu'il commença à se dire : De mon temps, le soleil de mai se montrait meilleur, le printemps comptait sur nos pelouses une plus grande quantité de paquerettes, de marguerites et de boutons d'or. Mais ce qu'il ne voulut pas trop s'avouer à lui-même, encore moins aux autres, c'est ce besoin de se croire mieux là où l'on n'est pas, et plus mal là où l'on est ; en somme, il fut entraîné par son esprit inquiet, il quitta Toulouse, et c'est là le dernier voyage qu'il y ait exécuté.

Sans dire tout cependant, et, en dehors de cette mobilité que nous connaissons, il avait bien quelques motifs pour ne pas s'éterniser dans une cité où autrefois tout était chants, fêtes et fleurs. Il avait bien certains épisodes pesant sur son âme comme un cauchemar incommodé; il ne se rappelait que trop qu'il était dans la ville parlementaire, dans la ville des écoles, des Forcadels, des Coras, des Tournié et autres, et où la procédure aux ressources multiples peut, d'un instant à l'autre, vous apparaître sous les formes peu avenantes d'un exempt. Il se souvenait que, quelque copieuse que soit la jonchée, les feuilles marquées au timbre de l'Etat ne sont pas constamment un lit de lys et de roses pour celui qui les reçoit. Il y avait dans ses souvenirs le mariage d'un instant, un divorce malencontreux, et lui, si disposé à lancer l'hémistiche de Perse et l'épigramme de Martial, il avait dans l'idée que l'homme de palais peut, d'un moment à l'autre, puiser dans son écritoire des traits acerbes, des diatribes envenimées et vous envoyer une prose aussi scabreuse que tous les dithyrambes du Parnasse. Il avait horreur de ce grimoire qui, sous le prétexte de rompre une union sacrée ou de dissoudre des liens mal assortis, était venu le mordre dans d'autres temps. Faute d'avoir compulsé nos codes pour lesquels il se sentait une antipathie assez profonde, il n'était pas assuré que la forme eût épuisé ses flèches; il redoutait les bottes secrètes et les traits mis en réserve; il ignorait s'il n'en est pas de cela comme de l'hydre de l'antiquité, à qui il repousse deux têtes quand on lui en coupe une.

Pourquoi s'était-il marié? J'ai envie de dire qu'il ne le savait pas lui-même, et que la femme qu'il épousa ne le savait pas davantage. Avec un naturel comme le sien, quelques bonnes intentions qu'on lui prête, il était impossible qu'il tînt dans un espace aussi étroit que le lien conjugal. Bonne nature pourra-t-on dire de lui, tant que l'on voudra! mais c'était de ces natures qui étouffent dans la règle, et l'on peut aller jusqu'à croire que, si une puissance quelconque lui eût imposé le monde pour prison, il eût été tenté de se sauver dans l'autre, cela ne fût-il que pour recouvrer les franchises de son allure. Et puis, pour comble d'infortune, il avait rencontré un de ces types, qui, tout merveilleux qu'il nous apparaisse en se montrant, n'en était pas moins les antipodes de son caractère. M^{lle} de Ginesty était la femme dévote et recommandable tant que l'on voudra, mais c'était la fille du terroir avec toutes les qualités suprêmes que ce terme peut

indiquer. Elle tenait d'autant plus à ses idées préconçues, qu'elle n'était pas très sûre que la Providence les lui eût réparties avec grande abondance ; pour les cas sortant du commun, elle avait l'habitude constante de faire un emprunt à celles de son entourage. Aussi, pour elle, l'univers finissait, pour ainsi dire, avec la banlieue. Toulouse était le centre du globe, et le pays natal ne s'étendait que dans toute la longueur de la paroisse ; les hôtels de la grande rue Nazareth comptaient seuls pour les sept ou huit merveilles du monde, et, s'il eût fallu opter entre la gloire de nos Rois et celle de nos Capitouls, elle eût été assez embarrassée pour établir une suprématie. Ses excursions n'avaient jamais été bien lointaines, ses courses n'avaient jamais dépassé les pelouses du Boulaingrin ou de la Grande-Allée ; encore ne se risquait-elle vers ces parages que lorsqu'elle était bien sûre qu'une société de choix se permettait seule de franchir le tertre privilégié. Quant à ses notions littéraires, en dehors de son livre d'heures, elle en était, en présence de tous ces mots incompris, tels que poème, drame, satires, élégies, à les considérer comme des termes cabalistiques, bons tout au plus à détraquer les ressorts de la conscience. C'était une âme placide dans le sens le plus absolu, ou plutôt un horloge humain, si bien réglé, qu'il n'admettait pas la moindre déviation dans le cercle étroit et minutieux des choses connues. Baour-Lormian est, au contraire, l'être fugitif par excellence, insaisissable, quoiqu'on fasse ; qui ne peut se passer de voleter, qui ne peut se fixer plus de trois secondes sur la même branche, et sera toujours à la cime quand vous le chercherez dans les rameaux inférieurs, et dans les rameaux inférieurs quand vous le chercherez à la cime. Je ne parle point du poète se courbant sur une œuvre d'art, et creusant son sujet avec une énergie complète ; en lui, il y a deux hommes, celui que nous connaissions et l'époux fourvoyé qui partage le sort de Socrate et de Job sans aspirer à leur patience.

Dans la situation que j'ai peut-être trop détaillée, l'entente devenait difficile, cela se conçoit ; à l'impossible nul n'est tenu ; on plaida le divorce, et le divorce fut prononcé sans que Baour-Lormian ait opposé une bien grande résistance. Le procès cependant ne fut pas conduit sans qu'il y eût pas mal de venin distillé, et les gens de robe de cette époque surchargèrent leur prose d'une façon démesurée : tant de souvenirs prêts à renaître purent bien refroidir un moment l'instinct patriotique.

Ce n'était pas tout, et les dégoûts, d'un instant à l'autre, pouvaient empirer. Les amis et principalement les ennemis, toujours ignorants de ce qui nous intéresse, et très au fait de ce qui peut nous meurtrir, se trouvaient disposés à ressusciter l'affaire des *Trois mots*. Les guerres de Lebrun et de Baour revenaient peu à peu en mémoire; chez Devers, chez Lacroix, doctes libraires du temps, où se tenait la succursale de notre Académie, plus d'une bouche maligne prépara les honneurs d'une édition nouvelle, et les loques éparpillées de cette littérature furent jetées au public par maint déclamateur intempestif. L'un citait :

Vous connaissez l'amant d'Izaure,
Du Pinde le petit Poucet,
De Baour nous aurons encore,
Encore un *mot*, oui, c'est un fait.
Je veux en instruire le monde,
Admirons de ce grand marmot,
L'heureuse et facile faconde,
Tous les ans il nous dit un *mot*.

Un autre, pour renchérir, en cas d'oubli, ajoutait :

Baour, libraire de province,
Dans son commerce a fait un joli gain ;
Mais son fils, poète assez mince,
A ce métier se ruine grand train.
Or, savez-vous comment ces bons apôtres
En sens contraire ont gouverné leurs biens ?
Le père débitait les ouvrages des autres,
Et le fils ne vend que les siens.

Les moins savants connaissaient sans doute l'attaque de Baour :

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi, voyez comme il maigrit.

Mais, pour que rien ne manquât à la lutte, ils fournissaient la réplique injurieuse de Lebrun :

Sottise entretient la santé ;
Baour s'est toujours bien porté.

Et, pour que leur mémoire complaisante ne laissât rien à désirer, ils jetaient aux plus malins amis, avec mission de la colporter, l'épithète assez mauvaise du poète :

Ci-git le Tasse de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, et remourut in-douze.

Les sentiers de la contrée natale menaçaient assez bien de se couvrir d'épines ; alors, soit pour ne pas laisser aux amis malencontreux le temps de publier leur dernière édition, soit pour justifier jusqu'au bout le renom qu'il s'était fait de changer éternellement de gîte, il disposa tout pour son départ. Il y eut une époque, en effet, où Baour-Lormian obtint la célébrité du genre, après avoir passé sa vie à changer de logement, et promené ses pénates inconstants, non seulement sur les points les plus variés de Paris, mais encore dans les divers étages de la demeure toujours nouvelle ; il en était venu à fuir perpétuellement devant les questionneurs indiscrets, et plus d'un mauvais plaisant lui demanda en mainte circonstance : Où donc logez-vous cette semaine ? — En une occasion, on l'a représenté accompagné d'un serviteur fidèle et allant à la découverte de son mobilier et du nouveau logement qu'il ne retrouve plus. Le serviteur a bien conduit le mobilier quelque part, mais il a oublié de mettre dans sa mémoire le nom de la rue et le numéro de la maison ; et, pour comble, il a perdu toute trace de son chemin, ses souvenirs sont complètement effacés... Et voilà maître et serviteur, durant un mois entier, courant à la recherche d'un domicile qui fuit sans cesse devant eux.

Il fallait donc recommencer dans Paris cette vie de pérégrinations. Baour-Lormian avait accompli le dernier voyage qu'il fit dans le Midi, et, lorsque le Phénix renaquit de ses cendres, que la *Jérusalem délivrée* eut fait son bruit et que la renommée eut constaté le retour des vents propices, l'Académie des Jeux Floraux, en 1821, le nomma bien Mainteneur ; tous les six mois, il projeta de revenir se faire installer, mais il est mort sans avoir jamais exécuté ses intentions.

Lorsqu'il partit de Toulouse, il avait bien ses motifs ; je n'ai pas signalé néanmoins la raison principale. Une résurrection éclatante venait de se faire ; un éclair de gloire avait sillonné la France du sud au nord ; son passé, à lui, qu'il croyait enseveli pour longtemps, apparaissait plus radieux qu'aux premiers jours ; son horizon se dévoilait plus étincelant que jamais de pourpre et d'or. Napoléon venait de rentrer aux Tuileries. Baour dut chercher à profiter des circonstances. L'auteur des *Trois mots* avait toujours compté de redou-

tables ennemis sur le seuil de l'ancien palais des Quatre-Nations. A partir de cet instant, un coup de foudre... et le poète a conquis d'un trait la position qui lui avait été refusée jusque-là. Par décret impérial, inséré au *Moniteur*, durant les *Cent jours*, Baour-Lormian fut nommé membre de l'Académie Française avec Jay, de Jouy et quelques autres. Ce résultat prouvait bien qu'il n'avait pas démerité, et qu'il savait arriver tout de même à travers ce tumulte de triomphes, de revers et de champs de bataille ; mais ce qui annonce une aptitude plus grande encore pour enchaîner jusqu'au bout la fortune, c'est la confirmation d'un titre survivant à l'époque et aux idées qui sont censées l'avoir produit. En effet, Waterloo a beau passer sur tout cela, des revers de tous les genres s'entasser les uns sur les autres, il n'en obtient pas moins, le 12 mars 1816, une ordonnance royale qui le conserve dans sa nomination. Il reprit tous ses avantages ; son succès lui revint dès lors même au-delà de ses espérances ; une chose seulement a manqué à son entrée à l'Institut : il n'y eut ni solennité, ni installation, pas la moindre préconisation, pas le moindre coup d'encensoir en l'honneur de ceux qui arrivent et de ceux qui s'en vont. Il succédait au chevalier de Boufflers, et celui-ci y perdit son apothéose. Baour-Lormian lui-même n'eut pas à recevoir à brûle-pourpoint ces éloges sans fin, qui figurent assez bien l'outre bondée de tous les talents, de tous les mérites, de toutes les perfections ; l'histoire du genre vit s'en aller au vent un de ses éternels, de ses regrettables feuillets.

Baour-Lormian, au milieu des événements de la Restauration, a retrouvé une large partie de sa placidité ; il faut au poète le calme de l'âme, et si certaines excitations doivent par moments remonter une muse qui s'endort, ce ne doit être guère que quelques coups de tonnerre grondant derrière notre horizon, retentissant jusqu'à nous par leur harmonie, mais n'ayant pas assez de force pour lancer près de lui ses carreaux. Le traducteur a dû retrouver l'instant propice pour commencer le vaste poème de la *Jérusalem délivrée*, tâche longue, difficile, qui doit l'arracher pour longtemps à sa torpeur ordinaire ; à lui, il lui faut les grands motifs, les hautes raisons, les circonstances graves, autrement cette imagination qui sait bondir aussi bien qu'elle sait sommeiller, n'est nullement disposée à tirer le verroux de ces antres sans fonds où mugissent captifs un million de vers prêts à s'échapper. Plusieurs ont cherché la cause qui lui fit entreprendre

l'œuvre colossale du Tasse ; quelques écrivains ont cru en entrevoir de loin la raison ; la plupart se sont trompés, je le déclare en toute certitude. Il y en a qui ont conté comme le tenant de source authentique, que c'était sur les conseils de l'abbé Delille qu'il avait entrepris la traduction de la *Jérusalem délivrée*. Il est de fait que, dans deux circonstances, l'abbé Delille lui parla d'une semblable entreprise ; si je ne me trompe, et si mes souvenirs sont bien précis, une première fois ce fut au *Rocher de Cancale*, la seconde fois ce fut au jardin des Tuileries. Les deux anecdotes, je les donne pour certaines, je les garantis pareillement inédites.

Baour-Lormian, selon que je crois l'avoir dit, aimait le mouvement des salons, la vie des palais ; il lui fallait de l'agitation ; mais lorsqu'il sacrifie sur les autels du dieu de la gastronomie, il le fait avec trop de recueillement pour ne pas s'environner de solitude ; tout au plus, il lui convient de se donner un partner : ce n'est point qu'il cherche les plaisirs égoïstes, non ; mais il tient à faire les choses en conscience.

Ainsi, un jour, tenant à se donner une fête semblable, il était allé au *Rocher de Cancale*. A peine entré dans la salle commune, il se trouve en face de l'abbé Delille et de sa petite cour : il y avait là l'éternelle M^{lle} Gaudechant qui ne le quittait pas plus que son ombre, et quelques amis tous connus du visiteur. Les exclamations enthousiastes, les monologues rapides que déclamaient le traducteur de Virgile, le vieillard attendri, le poète aveugle, ne permettaient qu'avec la plus grande peine de lui adresser un mot ; le gascon le plus intrépide eût eu bien de la peine à glisser une parole.

— Quoi ! vous aussi, mon cher Baour, vous avez voulu respirer l'air pur de la prairie, s'exclamait le chantre des Géorgiques qui ne reconnaissait plus son monde qu'à la voix ; vous avez voulu savourer cette brise qui nous arrive chargée de ses jasmins, de ses genêts, de ses mille senteurs ? N'entendez-vous pas tous ces clapotements du lac qui, de leur million de voix, vous disent tant de choses ? Tenez, jusqu'à la rame qui frappe l'onde et nous envoie son bruit ; l'atmosphère est toute saturée d'une vapeur marine que laissent après elles les eaux à mesure qu'elles découvrent les plantes sans nombre qu'elles avaient longtemps humectées.

— Vous ne songez pas que nous sommes ici pour autre chose que pour les grandes phrases de vos bouquins, observait M^{lle} Gaudechant

d'un ton assez sec et même embarrassé, et qu'il nous faudra tout aussi bien acquitter la carte à payer...

— Convenez-en, mon cher Baour, on n'est bien qu'à Hermenonville; ce séjour me plaît; ici mes poumons se dilatent; ne me parlez plus de Paris et de son tapage infernal; dans ces lieux, voyez, tout est calme !...

— Pas précisément, répliqua Baour-Lormian qui ne soupçonnait rien; il me semble, au contraire, qu'un roulement passablement soutenu nous environne de près et de loin.

— Le charme n'en est que plus puissant, comprenez-le bien; ce sont les vents qui se jouent dans les branches des peupliers et qui viennent surexciter les innombrables murmures de cette nature d'automne.

Baour-Lormian qui se récriait de nouveau, ne comprenant pas ni le jeu, ni l'énigme, pas plus que les gestes répétés qui lui étaient adressés de toutes parts, allait faire un suprême effort et rompre le charme, lorsque l'un des convives, lui mettant la main sur la bouche, lui révéla, pour ainsi dire, à l'oreille, tout le secret. Durant un mois entier, Delille vieux, octogénaire, privé de la vue, en proie aux ennuis intérieurs de sa demeure, avait vanté outre mesure les délices de la campagne; il s'était pris d'une passion invincible pour ce qu'il a si élégamment chanté; il tenait à réaliser dans Hermenonville une portion de cette vie agreste si bien décrite dans ses poèmes; on ne pouvait plus le tirer de l'air pur, des eaux du lac de Montmorency et de ses cerises; le rivage fleuri, l'île des peupliers étaient devenus une idée fixe. Pourtant, ce n'était pas peu de chose que de se rendre dans la vallée !... M^{lle} Gaudechant n'admettait pour rien au monde que l'on pût quitter le quai de la Tournelle, l'épicier du coin, la laitière de Montrouge, la blanchisseuse de Clamart et autres accessoires de l'existence sans lesquels on ne vit pas.

C'était une terrible femme que celle qui avait su mettre une main puissante sur le pauvre vieillard. Jamais despote en jupes et en coiffe, ne mania le sceptre avec autant de rigueur, et d'habileté aussi, il faut le reconnaître. Ce n'est pas que je veuille un seul instant prétendre que M^{lle} Gaudechant se sera élevée petit à petit des profondeurs du pot au feu jusqu'aux suprématies de l'alcôve? non; Dieu me garde d'avoir une aussi mauvaise pensée! Elle avait beaucoup trop d'austérité dans la voix, de rigidité dans le geste, voire même des attraits trop rébar-

batifs pour que l'on puisse risquer la moindre médisance. A la façon seule dont elle échaffaudait, dont elle tuyotait les attributs incandescents de son chef, on a toujours été tenté de croire qu'elle était un peu janséniste ; et si poète ou prosateur eût été assez téméraire pour lire devant elle les inconduites du père des dieux ou les infortunes conjugales de Vulcain, elle eût plissé son front et menacé l'œuvre de toutes les ardeurs de ses fourneaux. C'est assez dire qu'il n'a point existé de serpent capable de planter une dent venimeuse dans cette réputation de granit. Elle a exercé seulement son influence par les voies les plus légitimes : étayée sur les combinaisons savantes de son art, elle a pris tous ses avantages ; nul, en effet, ne posséda mieux qu'elle les ressources hygiéniques de la bouilloire, nul ne connut mieux le degré cotonneux que doit avoir un bonnet, ni de quels plis protecteurs doit se composer une douillette. Elle peut bien avoir eu ses travers, mais la tradition ne constatera jamais qu'elle ait laissé une porte entrebaillée, et elle eût mille fois voué son malade aux angoisses de l'asphyxie, avant que de l'exposer aux perfidies du courant d'air. On pouvait lui confier une existence, elle était capable de vous rendre immortel. Aussi les lettres ne trouvent pas le moyen de se plaindre, en accusant au fond les intentions de M^{lle} Gaudechant, non ; ce sont les formes qu'elles lui reprochent ; elles trouvent que les influences sont allées jusqu'à l'abus. Il est vrai qu'elle appartient peut-être à cette Ecole, qui croit devoir imposer la félicité aux hommes, et les contraindre d'être heureux par la raison qu'il y a des êtres assez privilégiés pour connaître ce qui nous convient bien mieux que nous ne le savons nous-même. M^{lle} Gaudechant était donc là, en ce jour, présidant les festivités que s'était ménagées l'abbé Delille ; elle s'était abaissée jusqu'à taire la vérité, et c'est la seule faiblesse que puisse lui reprocher tout chroniqueur impartial. Selon que je l'ai dit, le vieillard ennuyé avait rêvé de rafraîchir ses poumons et ses idées par les germinaisons odorantes d'Hermenonville, et les amis, en présence des répulsions de M^{lle} Gaudechant, avaient trouvé un moyen terme. On avait fait rouler les voitures sur le pavé de Paris durant trois heures, et, après cinq ou six lieues de marche, qui se réduisaient à une demie, le poète aveugle avait cru toucher à sa destination, et il s'était tout simplement installé au *Rocher de Cancale*. C'est là que Baour-Lormian l'avait rencontré, c'est là que Delille, en causant avec le traducteur de l'*Aminte*, lui aurait con-

seillé de continuer l'œuvre et d'entreprendre la *Jérusalem délivrée*. Ce jour-là, celui-ci accepta bien l'invitation comme une reconnaissance de sa supériorité et de sa force ; le levier, malgré qu'il s'appelât Delille, ne lui parut pas assez puissant..... il ne bougea pas !

Une autrefois, il retrouve sous les marronniers des Tuileries l'auteur des *Jardins*, de *l'Imagination*, qui se traînait au bras de Parseval Grandmaison. Tout en reconduisant Delille à sa demeure, il fut bien question entre ces trois interlocuteurs, du Tasse, et des flots de poésie prêts à ruisseler de la plume qui avait su illustrer *l'Aminte* ; Baour-Lormian prit sa part d'éloges, mais il ne s'est point pressé d'ajouter une rime quelconque au titre indiqué plus haut. La conversation, d'ailleurs, ne fut pas de longue durée ; Delille avait hâte de rentrer, et le poète toulousain, qui ne comprenait point un départ aussi précipité, voulut savoir pourquoi en cette circonstance on lui taxait les grains d'encens ?... il l'apprit, c'était M^{lle} Gaudechant qui pesait encore ce jour-là sur les talons de l'abbé Delille. Nous allons voir comment.

Dès l'heure de midi, Parseval Grandmaison, l'ami à toute épreuve, était venu frapper à l'habitation de Delille ; le cordon de la sonnette s'était agité un instant ; le visiteur commençait à croire à l'absence de ses hôtes, lorsqu'une voix que l'épaisseur de la porte faisait assez ressembler à un écho lointain, s'écria :

— Je suis seul, enfermé et sans clef, je ne saurais sortir !

Parseval, du premier mot, devina la situation ; il s'éloigna, et reparut assisté d'un serrurier ; la porte fut ouverte.

— Allons, mon ami, voilà votre habit ; cette fois il n'est pas enfermé, pas plus que le chapeau, ni que les souliers à boucle qui l'avaient été en d'autres occasions ; maintenant, en chemin, dirigeons-nous vers les Tuileries.

— Mais prenez garde ; que va dire M^{lle} Gaudechant si, en rentrant, elle ne trouve plus personne ?

— J'assume toute la responsabilité, et si la traîtresse vous jette à la tête, quand nous rentrerons, tous ses pronostics de coqueluches, de rhumatismes, et son satané cortège de pleurésies, c'est à moi qu'elle aura affaire.

Et voilà comment, ce jour-là, les trois personnages s'étaient promenés ensemble sous les ombrages, comment on avait parlé pour la deuxième fois de traduire la *Jérusalem*, et comment nous retrouvons dans cet événement un chapitre destiné à compléter le caractère de

M^{lle} Gaudechant, et un monument de plus servant d'ajoutier lorsque l'histoire voudra restituer à ce tyran du foyer sa véritable physionomie.

Encore un coup, les conseils de l'abbé Delille eurent bien leur part de charmes et de vénération pour celui qui les recevait ; cependant ils furent un peu comme le bon grain tombant sur la pierre : il n'y eut point d'indifférence, encore moins un oublieux mépris, non ; il y eut autre chose !

Cependant, lorsque M. le duc Decazes eut parlé, les événements changèrent de face ; quand le ministre favori eut fait entrevoir au poète la pensée royale, les rémunérations princières et tout cet assemblage doré qui suit de lui-même lorsqu'une auguste impulsion vient d'être donnée, il retrouva tout son élan, toutes les ardeurs du premier âge, et sa muse courut avec le même entraînement qu'aux jours de l'adolescence. Il lui semblait qu'il avait à remplir un ordre venant d'en haut, et pour lui c'était assez. La *Jérusalem délivrée* fut donc écrite dans de nobles conditions ; bon nombre de têtes couronnées en furent les souscripteurs ; les gens de cour du deuxième, du troisième degré voulurent faire selon qu'avaient fait ceux du premier. M. Decazes fut le grand protecteur de l'œuvre. Louis XVIII lui-même, de sa main royale, ne craignit pas, lui le prince lettré, le roi philosophe par excellence, d'ajouter des notes sur un manuscrit qui est resté quelque temps en la possession de l'auteur, pour passer ensuite en celle du comte de Rochefort.

Dès son apparition à la lumière, la *Jérusalem* néanmoins subit un choc ou un soubresaut, comme l'on voudra, qui pouvait endommager le succès. Baour-Lormian avait demandé à M. Villemain quelque jeune écrivain voulant bien se charger de rédiger une préface historique. Celui-ci lui adressa M. Buchon. M. Buchon a écrit en tête de l'ouvrage une *Introduction* qui, sous le rapport de l'érudition et des connaissances de la littérature italienne, ne laisse pas grand'chose à désirer ; malgré cela, par une confusion qui lui est propre, il ne se souvint pas que les premières pages d'un livre ne sont point la chaire élevée de Saint-Sulpice ; il alla jusqu'à se figurer qu'il en était le Père Bridaine ; et, cédant à un entraînement qui sans doute ne dut être que passager, il débita, à l'endroit des grands de la terre, bon nombre de duretés, si bien qu'une partie de la grosse clientèle, semblable aux étoiles qui filent une à une, disparut de dessus la liste de souscription. Dès l'origine donc, la réussite manqua d'être compromise...

Ce fut tout, le péril s'en alla, et la bonne fortune, indépendamment de cette imprudence, revint tout de même ; Baour-Lormian en fut quitte pour les tranes d'un gérant responsable qui signe sans lire.

Il fallait une variété de formes bien abondante pour revêtir de vers le Tasse ou son poème ; il fallait des ressources dans le style bien fécondes pour ne pas se briser contre un écueil presque inévitable : la monotonie, les redites, les répétitions. Sans doute Baour-Lormian avait déjà traduit l'*Aminte*, ce modèle si pur de la poésie italienne. Préparé, dès longtemps, à ce genre simple et fleuri par une imitation attentive de cette bucolique vraiment digne de l'antiquité, il sut donner une grâce athénienne à ses formes ; il trouvait une poésie toute faite sur le calque de Théocrite, de Virgile, un sujet grec revêtu, greffé de beautés originales ; il y avait une élégance nouvelle à produire, et c'était une tâche, une étude première qu'il avait merveilleusement remplie. Il ne faudrait pas juger du résultat de cette pastorale par l'effet qu'elle produit aujourd'hui parmi nous. Le lecteur moderne prend peu d'intérêt à cette vie des bois, de la prairie, des abords de la fontaine ; nous ne savons plus reporter l'illusion sur ce monde de bergers. Pourtant, l'*Aminte* du Tasse avait eu une importance littéraire du premier ordre. Sans doute, le poème aux grands âges poétiques de l'Italie avait eu son intérêt de circonstance, perdu pour nous depuis longtemps ; les allusions et des personnages illustres travestis contribuèrent au succès, mais l'œuvre a survécu à tout cela, comme pour nous donner une nouvelle preuve que c'est le style plus même que le fond des choses qui fait revivre les ouvrages d'esprit. Il y avait eu des imitations sans nombre dans tous les dialectes, dans tous les idiomes, dans toutes les langues ; jusque dans les profondeurs de l'Ecosse, Allan-Ramsay introduisit cette vie des montagnes, que Guarini, Cezare Cremonio, Gabriel Zinano avaient produite sur le versant des Alpes, des Calabres et des Abruzzes. Baour-Lormian était venu à temps se mêler à un prestige qui n'en était pas encore à son déclin ; l'*Aminte* française eut ses splendeurs et sa bonne époque.

La *Jérusalem*, qui comportait tous les genres, devait coûter de plus rudes efforts ; il fallait entrer dans le sens de l'épopée ; l'idée moderne n'avait pas tout-à-fait versé sa prose et son scepticisme sur ce sujet ; elle n'avait pas dit encore avec quelques écrivains ses critiques contre les Croisades, contre ces populations croyantes et guerrières, toujours prêtes à la voix d'un moine à quitter l'Europe pour

se répandre en Asie et porter le massacre dans les rues de Solime. Le Tasse est de son siècle, et il raconte la Croisade comme il le devait et sous un jour tout opposé. Selon lui, c'est une armée de héros qui, sous un chef enthousiaste, vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par le berceau et le sang du Christ. Le récit de la *Jérusalem*, à le considérer dans ce sens, reste le plus grand que l'on ait jamais choisi ; le poète de Sorrente l'a traité dignement ; il y a mis autant d'intérêt que de grandeur ; son plan est bien conduit, presque tout est lié avec art ; il amène adroitement les aventures, il distribue sagement la lumière et les ombres, il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et des peintures de la volupté il le ramène aux combats. Il excite la sensibilité par degrés, il grandit au-dessus de lui-même de période en période. Sa poésie est presque partout naturelle, simple et élégante ; et, lorsque son sujet demande de l'élevation, on reste émerveillé comment son vers dépouille les mollesses de la langue pour revêtir un caractère nouveau, majestueux et plein de vigueur.

Baour-Lormian, à son tour, n'a pas voulu se poser en traducteur ; il a supprimé les quelques passages où le Tasse avait payé une sorte de tribut au mauvais goût de son temps ; il a fait plus, il a introduit des lambeaux tout entiers, des peintures, des descriptions que son modèle ou son devancier n'aurait peut-être pas désavouées ; il est devenu simplement imitateur, et il a présenté la grande Croisade dans son ensemble et dans ses détails, comme l'aurait fait Torquato, s'il eût vécu parmi nous, et qu'il eût parlé notre langue. Le succès, d'ailleurs, justifia la témérité.

A propos de témérité, il est une croyance que l'auteur languedocien s'était faite ou que d'autres lui avaient suggérée, je laisse à qui voudra le soin de choisir. Cette croyance était que, sur l'œuvre française prise dans ses retranchements et ses augmentations, on aurait refait une version en dialecte vénitien : ce dialecte, comme on le sait, ne ressemble en rien au texte primitif, c'est-à-dire à l'italien classique. Ainsi, quelque poète obscur des lagunes aurait traduit dans son idiome non pas l'œuvre de Torquato, mais celle qui était devenue française en passant par les vers de Baour. On serait tenté de penser qu'une assertion semblable n'a jamais pu pousser son germe que sur des rivages trop connus et trop fameux ; mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que quelques-uns l'ont écrite. Au milieu de doutes qui n'étaient

pas pourvus d'une grande consistance, j'ai voulu sonder le nuage, et j'ai vu que le nuage laissait percer un prétexte à cette fable. Je n'ai jamais voulu contredire le narrateur qui nous l'avait contée, surtout en présence de la partie intéressée; seulement, j'ai recherché, j'ai compulsé et j'ai découvert que l'enthousiasme que la *Jérusalem* inspira dès son apparition s'est depuis constamment soutenu. Ainsi, les gondoliers de Venise, semblables aux *Rhapsodes* qui chantaient les poèmes d'Homère, répètent encore, en se répondant l'un à l'autre dans l'obscurité des nuits, ces octaves brillantes de poésie et d'amour. Le Tasse et l'aveugle de Chio sont les seuls qui aient eu la gloire d'être ainsi chantés; quelques-uns des gondoliers de Venise savent par cœur tout le poème de la *Jérusalem*; d'autres se contentent d'en conserver les idées et varient les octaves à leur manière. On trouve des éditions de la *Jérusalem* à Venise avec le texte original d'une part, et les variations à l'usage des gondoliers en regard.

La traduction, l'imitation dont je parlais il y a un instant, n'est nullement celle, cela va sans dire, qui se trouve indiquée dans la *Satire toulousaine* au moyen de ce vers :

Qui mutilas le Tasse en ses tableaux guerriers.

Ce premier travail n'aurait rien de commun avec l'entreprise que conseillait Delille et que paraissait avoir inspirée le duc Decazes. Dans ce premier essai de jeunesse, la correction, les nobles formes, la grande facture n'existent pas; l'auteur lui-même, qui savait combien elle était passée inaperçue, la considérait comme une étude informe, une manière de se mettre en rapport avec le poétique génie qui avait célébré les conquêtes de l'Idumée, et il ne l'a jamais placée au rang de ses titres littéraires.

L'ouvrage, la grande épopée, que l'auteur si connu des *Poésies galliques* dédiait au roi Louis XVIII, a été trop universellement répandu pour que j'essaye de faire la moindre citation, pour que je veuille jusqu'à la fin pénétrer les ressources du style, en sonder la richesse, en faire ressortir la variété. Ceux qui lurent cette imitation à son début, qui l'ont vue environnée de son prestige, ceux qui depuis ont voulu revoir dans la langue de Racine et de Corneille ces épisodes d'Herminie, d'Argant, de Renaud, d'Armide, de Godefroy qu'ils savaient si beaux dans celle du poète Ferrarais, n'ont pu s'empêcher de reconnaître bien des perfections. Ils ont vu non-seulement la

difficulté vaine dans ces descriptions, dans ces peintures, dans ces locutions inévitables qui menacent sans cesse de revenir avec une uniformité désespérante dans le cours de l'immense poème ; mais ils ont retrouvé toute la souplesse du langage, toute l'élévation du genre, tout le coloris de la pensée. C'est bien ce torrent, par moment uniforme, quoique poétique, qui sortit en son temps de la plume de Torquato ; pourtant, il s'en échappe toujours, comme ces fleuves mythologiques jaillissant de l'urne du dieu pour vagabonder à travers les monts et les plaines, sur un lit de pierre et de sable, encadrés de leur éternelle verdure. L'œuvre du Tasse, malgré sa supériorité, est un peu cela ; cette myriade d'hémistiches et de vers sont là sans doute avec toutes les aspérités du détail ; eh ! bien sous la plume toute française du traducteur, il en est pour l'abondance, pour la variété, pour la fraîcheur, comme des cailloux de la grève, comme des innombrables feuilles de la forêt que la nature ingénieuse jusqu'à l'infini a su étoiler, denteler, cribler de découpures sans se répéter un instant, sans cesser de multiplier les formes avec une profusion toute providentielle.

Si Baour-Lormian a tout fait pour nous prouver qu'il possède le génie des détails ; si la langue des dieux sous sa plume fécondante sait revêtir toutes les couleurs, toutes les nuances ; s'il sait fondre ses ombres, mettre en saillie tant de clartés ; s'il a un coup de pinceau à lui pour tant de caractères, pour tant de sentiments si divers ; si nous le retrouvons piquant dans la satire, spirituel dans le conte, moelleux dans le fabliau ou dans la légende, il est certain qu'il ne faut pas se flatter de le rencontrer tel lorsque son burin voudra s'essayer sur la vile prose.

Cette fois, il convient de le reconnaître, il sera encore correct, grammatical si l'on veut, mais il sera froid, aride et sec en même temps. Chez lui, dans ces moments, l'imagination sommeille, sa palette déconcertée ne trouve pas la moindre nuance pour rehausser la pensée, et je puis dire ce qu'il confessait lui-même, qu'il n'avait pas la corde, qu'il n'avait pas conscience de cette prose si vivement diaprée d'où Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Georges Sand ont laissé tomber tant de paillettes et d'émeraudes. Dès 1812, il publia *trente-huit Songes* en prose ; plus tard, en outre, et sous la Restauration, il confia à la renommée les *Contes d'un philosophe grec* ; mais cette progéniture de prédilection, qu'il traitait comme

telle au milieu de ses souvenirs, a été un tant soit peu comme les enfants de l'amour, ils ne sont pas nés difformes précisément, pourtant un peu disgraciés par la nature, et il a fallu toutes les préventions de la paternité pour que leur maussaderie se transformât en bonnes grâces, et pour que leurs grimaces apparussent comme des amabilités. C'est pour cela, quoi qu'il en ait dit, que j'ai rencontré sur mon chemin, à travers le monde littéraire, des gens de ma connaissance rangés dans cette opinion.

Le roman de *Duranti*, néanmoins, pourrait renfermer un certain intérêt, pour nous surtout qui sommes sur le théâtre des événements ; c'est la grande figure parlementaire du premier président ; c'est de Paulo, c'est d'Affis, c'est le curé de Cugnaux, c'est la *Ligue* en province avec toutes ses fureurs, c'est l'histoire travestie en drame, parée souvent de ses plus tristes couleurs ; c'est le haut et le bas de l'échelle sociale, prêts à couvrir du prétexte de la religion leurs vengeances et leurs plus sinistres passions. L'hôtel de l'illustre magistrat lance déjà la majesté de ses tours mauresques vers le ciel bleu ; les ormes du jardin projettent leurs ombrages sur la rue Delfum (1) ; on y voit des scènes d'écolier et des incidents lugubres, jusque dans la basilique de Saint-Saturnin en tout temps si paisible. Il y a au milieu de tout cela les éléments d'une action puissante ; mais que l'on suive la marche du récit, que l'on envisage les caractères et les personnages, et l'on verra que toutes ces figures sont découpées un peu à froid ; l'animation manque, le coloris fait défaut, les scènes sont sans vigueur. Pourtant, il y a de l'ordre dans la narration, et la manière dont le roman est écrit, tout en laissant percer un ton assez compassé, atteste une correction, une sobriété de style qu'on n'est point sûr de trouver ailleurs.

A propos de ces quatre volumes qui n'ont pas assez de fougue, mais un peu trop de pâleur, des écrivains, empressés à produire l'erreur en dépit de la vraisemblance, ont découvert, à l'aide d'une lanterne un peu trop sourde cette fois, que Lamothe-Langon était l'auteur véritable, et que Baour-Lormian n'avait fait que prêter la responsabilité de son nom. On se demanderait vainement le pourquoi de cette singulière substitution. Il y a des contemporains qui savent tant de choses ! qui connaissent même celles du monde invisible ; ils

(1) Autrement dit rue de la *Fumée*, aujourd'hui rue *Lapeyrouse*.

ignorent, en attendant, si *Duranti* passa modestement et sans rumeur ; si la librairie, qui est un thermomètre comme un autre, enregistra le succès ou ne l'enregistra point.

Nous reconnaissons que le trafic littéraire est parvenu à sa période la plus élevée, et que, du temps qu'il se fait des travaux consciencieux, l'industrie des choses de l'esprit se poursuit d'une manière effrénée. Je ne me propose pas de tirer au grand jour ces singulières annales ; je ne veux point soulever le rideau destiné à couvrir des lambeaux assez étranges ; je n'ai garde de faire surgir au soleil quelques oisons au vaste plumage dont l'envergure occupa un espace bien des fois contestable ; je craindrais, si j'étais le couvercle du puits, de voir la vérité toute débraillée enjamber la margelle sans respect pour les bienséances. En histoire comme en toute autre chose, je prétends qu'il ne faut pas trop faire le têtù, et qu'il est bon de laisser au fond de la citerne certains de ces actes dont l'authenticité est embarrassante pour trop de monde. Chroniqueur à cheval sur l'honnêteté, je pense que nul ne me jettera la pierre, lors même que je me rangerais de cette école qui tient le public pour débonnaire, fait consister la vérité dans ce qui est utile, et l'erreur dans ce qui nuit, et place sa moralité dans le triage dextrement opéré au fond du panier. Si je me tais en ce moment, ce n'est pas pour contredire ceux qui ont prétendu qu'il y avait des entrepreneurs de la chose dont je semblais vouloir parler. Je reconnais, si on l'exige, qu'il y eut des tâcherons produisant au poids et à la toise, des mercenaires chargés de vêtir, de polir, d'habiller la pensée d'autrui, le tout à prix raisonnable ou médiocre. Je sais que l'on peut commander le premier ou le second volume d'un roman, comme l'on commanderait le troisième, le quatrième acte d'un drame ; je ne m'occuperai pas non plus du point de savoir si les moins salariés étaient ceux qui travaillaient le plus, et ceux qui travaillaient le plus les moins rémunérés ; la question pour moi n'est pas là. Seulement, j'en ai vu plus d'un qui balayait assez largement l'espace au moyen d'une carapace artificielle chargée d'émeraudes, de saphirs et de constellations du meilleur aloi ; mais comme je tiens en principe pour propriétaire celui qui acquitte le prix, je ne me permettrai pas la moindre indiscretion, et je laisse chacun traîner son plumage bariolé sur la poussière, comme il l'entend, sans m'informer ni d'où il vient ni où il va. Je crois, d'ailleurs, pour bien bon nombre, qu'ils ont atteint la prescription trentenaire, ce qui met leur

bonne foi à l'aise, et leur conscience, légalement parlant, assez en repos.

Tout ceci n'a point été dit en dehors de mon sujet ; il sera facile de s'en convaincre, et cela me ramène plus que jamais à soutenir que Baour-Lormian n'a jamais signé le livre de Lamothe-Langon. En relisant le roman, on voit bien qu'il n'y a pas de palmes somptueuses à se partager ; d'ailleurs, traitant de l'œuvre d'autrui, Baour ne se serait pas mépris, et il eût reconnu tous les défauts de cette production adultérine. Je sais bien que Lamothe-Langon a voulu en être pour quelque chose ; il a écrit, en effet, en tête, une Notice historique sur *Duranti* ; plus, des explications sur renvoi, mais c'est tout. Je ne retrouve nulle part sa fougue, pas même son style emporté comme un cheval de course ; son style incomplet, hérissé d'incorrections, bondissant à pieds joints sur les mots sans s'embarrasser de ceux qu'il laisse en chemin, quittant la moitié d'une idée pour esquisser les conclusions d'une autre. Que Lamothe-Langon ait lancé sa plume dans ce sens pour lui-même, cela se conçoit, on ne tente pas d'écrire quatre cents volumes environ, sans se presser un tant soit peu en chemin ; s'il faut cependant rapporter sa défroque à domicile, il ne convient pas de coudre les pièces à l'envers et se contenter de faulxer la besogne. Les prétendus initiés ont ajouté : l'auteur de la *Biographie toulousaine* faisait et Baour-Lormian polissait..... Le roi Frédéric eut bien un Voltaire pour éponger son linge sale (le compte en fut soldé durement) ; mais l'auteur *d'Ossian* transformé en blanchisseuse, grattant le mot, écourtant le verbe, ramassant péniblement les mailles d'une linguistique qui n'est pas toujours celle du monde entier, c'est lui prêter une vertu de patience qui ne lui vaudra jamais en paradis.

On a essayé d'en conter bien d'autres, mais je prétends que ces histoires ne cadrent ni avec l'homme, ni avec son caractère. J'ai parlé d'une *Préface historique*, je dirai mieux : un soir que le baron de Lamothe-Langon m'entretenait de *Duranti*, que je n'avais point lu à cette époque, et fort, en quelque sorte, de ce que j'ignorais, il me dit : *Duranti* a bien ses bavures, le dialogue se traîne assez flasque, la couleur historique n'est pas bon teint, quelque soin que j'aie mis à prêcher nos annales toulousaines à Baour, quand j'ai su qu'il abordait un pareil terrain ; malgré cela, au milieu de l'œuvre, il y a des pièces de marqueterie qui sont un tant soit peu la planche neuve

au centre du parquet usé; vous allez en juger, et il me lut un manuscrit, intitulé la *Messe du mort*; c'était son écriture. Des personnages sont entrés dans Saint-Sernin avant l'aube, les lumières s'allument soudain par les soins d'une main invisible; un prêtre se présente sur les marches de l'autel, il est revêtu de ses ornements sacerdotaux. De sa voix la plus sépulcrale, il implore les assistants pour que l'un d'eux veuille bien remplir l'office de clerc. Puis, dès qu'il a terminé la messe, il se retourne, se découvre, et dit à ceux qui l'entourent: « Il ne me manquait que cette prière pour sortir de mon purgatoire; depuis vingt ans, je viens ici en vain, faute d'avoir rencontré une aide pour ma délivrance; merci maintenant à vous, qui m'avez assisté. » Les témoins assez consternés de cette scène lèvent les yeux, et ils voient sortant de l'échancrure de la chasuble la tête d'un squelette dont les deux yeux, la bouche et le nez étincellent comme des braises; ensuite tout s'abîme dans l'ombre.

Je me suis demandé depuis, à propos de *Duranti*, peut-être par pure indiscretion, si le joyau valait mieux que la bague, ou bien si c'était la bague qui valait mieux que le joyau..... Je laisse à ceux qui liront les épisodes de la *Ligue* après moi, le soin de décider et d'ad-juger le prix.

Je sais bien que j'ai entendu parler de ce que fut Lamothe-Langon pour l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, pour l'*Ermite en province* et pour tous les *Ermites* possibles qui eurent leur grande vogue. Durant les années les plus animées de la Restauration, l'auteur des *Mémoires d'un pair de France* faisait, et l'auteur de *Tipoosaëb* refaisait; mais le vénérable de Jouy avait son excuse; il avait bien assez d'esprit sans doute pour produire, il n'avait pas assez de temps pour atteindre à tout; il dinait en ville depuis plus de quarante ans, et il n'avait pas encore trouvé le moyen de payer sa dette aux hôtes sans nombre qui lui prodiguaient les invitations. Il poursuivait la nuit et le jour le champ toujours vaste pour lui des jouissances parisiennes; et puis, il était besoin encore de nouveaux efforts pour terminer *Pinto*, *Sylla*, le *Siège de Corinthe*, *Guillaume Tell*, et les pages incessantes de la *Minerve*. D'ailleurs, je ne me permettrai pas de critiquer les faits et gestes de M. de Jouy; les après-midi de l'*Ermite*, dans son jardin un peu voltairien de la rue des Trois-Frères, étaient trop délicieuses, et une fois transportés dans la salle du pre-

mier étage, nous le trouvions trop bon amphytrion, pour que je puisse me permettre la moindre observation ; en outre, c'est bien le moins de conserver la reconnaissance de l'estomac.

Je laisserai Lamothe-Langon enterré derrière sa montagne de livres, psalmodiant à haute voix le roman que sa plume éparpille à petits cris sur le papier. Il était curieux à voir ainsi retranché sous ce rempart de savant, l'auteur des *Mémoires de tout le monde*, dictant à de jeunes écrivains des plans qu'il improvisait ; parlant des morts et des vivants, traçant le canevas d'un livre avec une verve précieuse à tous, et retournant à point à son roman qu'il ne perdait pas de vue. C'était bien la pythonisse sur le trépied que ce bon Lamothe-Langon ! Il eut des thèmes de chroniques, de nouvelles, de drames, de légendes de toutes les couleurs, au service de ses amis, et nul ne fut jamais plus prodigue que lui en fait d'idées ; il était riche outre mesure ; il pouvait le faire, ses moyens le lui permettaient. Je le laisse pour un moment. Que la poussière des volumes qu'il a entassés soit légère à sa mémoire ! Je reviens à Baour-Lormian, dont je prétends rappeler les *Légendes* et *Ballades*.

Les *Légendes*, *Ballades* et *Fabliaux* sont deux charmants petits volumes in-52, édités, en 1859, chez Delangle : ce sont des contes en vers, des drames en miniatures, des épopées de courte haleine, des récits allant rarement au-delà de la vingtième page. En cette occasion, le poète a reconquis le rythme qui lui est propre ; sa lyre vibre sur tous les tons, il y a des chants sur tous les modes, et cette gamme croissante et facile aborde tout, depuis le villageois, l'esprit follet faisant ses tours, jusqu'aux malélices des gnomes qui maudissent, jusqu'aux lamentations les plus échevelées de la jeune fille qui meurt de son mal. La forme est tantôt simple, souvent gracieuse, bien des fois élevée, toujours correcte, constamment élégante ; c'est le patricien du Parnasse qui a repris son langage ; c'est la poésie proprement dite, qui chante, joue, pleure, déclame sur toutes les cordes ; le plus souvent, le merveilleux domine. Les *Légendes* où le poète a su dérouler et féconder tant de bigarrures ont une cause. Les *Légendes* vinrent à la suite des luttes contre les Romantiques ; un vers d'André Chenier, rappelé dans cette courte guerre, nous fournit la pensée devenue l'âme de ces deux petits volumes :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques.

Les *Ballades* deviennent un enseignement développé qui pourrait prendre pour épigraphe l'idée que je viens de rappeler. L'auteur désirait bien qu'on nous délivrât des Grecs et des Romains, et de cette race d'Agamemnon qui ne finit jamais; il voulait bien que l'on fouillât les recoins, les vallées, les sites les plus escarpés du domaine; il ne trouvait pas cependant que ce fût un prétexte pour ulcérer la langue, pour recommencer sans grâce Baïf, Rotrou, Marie de France, Desportes, Garnier. La littérature, selon lui, pouvait explorer nos plages, il n'admettait pas qu'elle se fit Roxolane, Scythe, pas même Welche. Le trivial n'était pas pour lui le vrai; les lambeaux hideux, le charnier, un ossuaire quelconque étaient bien dans la nature, mais il ne les tenait point pour un type de l'art, il les vouait tout au plus aux gémonies, et leur réservait les profondeurs de l'égout.

S'il faut en croire des chroniqueurs qui savent tout, même ce qui n'a point existé, les rédacteurs principalement de la *France littéraire*, dont le privilège est de signer *Guérard* et de se tromper plus d'une fois, on admettrait une étrange erreur. Elle affirme, elle dit, cette bonne *France littéraire*, que les *Légendes* et *Ballades* ont été faites de concert avec Lamothe-Langon; que ce dernier serait l'auteur de la *Sylphide*, du *Follet*, de la *Jeune Fée*, de l'*Oiseau vert*, du *Templier* et du *Sorcier*, qu'il aurait composés à lui tout seul; tandis que la *Nuit des morts* et la *Fiancée de la tombe* auraient été écrites de moitié. Je citerai principalement les premières lignes de l'*Oiseau vert*, et en présence de ce style aisé, pur, de cette rime riche, et des autres luxes que déploie le poète, voyez, si nous reconnaissons le genre de Lamothe-Langon.

Ces jours passés dans un antiphonaire
D'un manuscrit j'ai trouvé les lambeaux,
Un saint abbé, chroniqueur débonnaire,
L'avait tracé sur velin des plus beaux.
J'y découvris mainte histoire touchante.
Les noirs méfaits de la race méchante,
Des paladins les exploits belliqueux,
Quelques récits d'amoureuse folie,
Des contes gais rimés en Italie,
Et les bons mots d'un sage Maître-Queux,
Or, au milieu du curieux grimoire.
Mes yeux ont vu le fait très-singulier,
D'un oiseau vert de piteuse mémoire,
De chaste dame et de franc chevalier.

Je vais la dire, et sans nul trait de plume,
Telle qu'elle est dans le docte volume,
De point en point je prétends la conter ;
Me gardant bien sur pareille matière
Au riche prix d'une province entière,
De rien rabattre ou même d'inventer.

En mil deux cent un ou trois, la chronique
Parfois, on sait, met la date à l'écart.....

.....
.....

La *Sylphide* serait encore du nombre des pièces que Lamothe-Langon aurait tracées en leur entier de sa plume plus ou moins correcte, plus ou moins ornée, comme chacun sait ; on en jugera par le simple commencement.

Aux feux brillants du météore,
Au souffle embaumé de la nuit,
Au mobile éclat du phosphore
Qui pétille et s'évanouit,
Ceintes d'écharpes azurées,
On voit sur leurs ailes dorées
Descendre les reines de l'air,
Qui, dans les vallons où s'étale
Des fleurs la pompe végétale,
Passent comme un rapide éclair.

Sur leur front respandit encore
L'astre étincelant du matin ;
Autour d'un jeune sicomore
Voyez-les se donner la main ;
Leurs pieds effleurant la fougère,
D'une danse vive et légère
Forment de doux enlacements ;
Et sur sa lyre un beau génie
D'une vaporeuse harmonie
Leur prête les enchantements

Dancez, dancez en paix, filles de la lumière,
Jusqu'à l'instant où l'aube argente l'horizon ;
La nuit vous rend toujours votre fraîcheur première,
Jouissez des plaisirs de la verte saison.

.....

La *Fiancée de la tombe*, la *Nuit des morts* seraient de celles qui ont été exécutées à deux, de compte à demi, en collaboration.

Je ne me chargerai pas d'expliquer comment peut être conduite une semblable opération ; je suis dans l'impossibilité de dire si les rimes et les idées, selon la règle des poids et mesures, se partagent

par moitié, ni qui fait le commencement, qui la fin, qui le milieu ; je n'entreprendrai pas de découvrir qui a baissé son genre, qui a élevé le sien ; qui a grossi la voix, qui a retenu la sienne pour approcher du diapason, rencontrer l'unité parfaite, et construire des poésies jumelles ; je n'ai pas le regard assez subtil pour découvrir la soudure, ni de microscope qui laisse distinguer le point de repère ; à d'autres d'être plus habiles. Seulement, si j'invoque mes souvenirs, si je fais un appel à ce que j'ai pu constater par moi-même, je puis dire que la pièce intitulée la *Fiancée de la tombe* était l'œuvre de prédilection de Baour-Lormian ; je dois ajouter : j'ai lu plusieurs fois à haute voix le poème, en présence de celui-là même qui a pu accréditer le bruit... rien ! pas un mot, pas un froncement de sourcil ; derrière même les convexités du verre à bésicle, pas une lueur qui soit venue agiter la fixité du regard et détourner les convictions qui m'ont été faites. J'observerai seulement que le dénouement de la *Fiancée de la tombe* est tant soit peu risqué, qu'il y a un luxe remarquable dans les peintures, des crudités dans les descriptions, le goût équivoque de celui qui glisse un pernicieux conseil, la faiblesse concevable de celui qui le subit, et voilà tout !

Les actes mettent bien des fois les idées en contact, sans que pour cela il y ait une connexité bien définie. Lamothe-Langon qui avait des plans pour tout le monde, en avait nécessairement pour le vieil ami, et, quoique cette amitié fût dure dans la forme, elle existait néanmoins, cimentée qu'elle se trouvait par le temps. Je l'ai entendu durant une courte visite, retranché derrière sa paroi de livres, relevant la tête de dessus le papier qu'il triturait, et interrompant sa psalmodie, s'écrier : Voilà un sujet ! il y a là des situations qui vont à votre genre ; les descriptions, les sites attendent vos vers harmonieux ; n'allez pas me dire que vous espérez l'air pur de la province où vous ne mettez plus les pieds.....(1) Quoi ! vous différez !... Allons, vous êtes indigne des dons que les dieux vous ont faits ! Croyez-vous qu'une âme vous a été donnée pour la laisser dormir !... Allez, vous êtes un homme affreux !

Mais Baour-Lormian qui, d'habitude, au bout de vingt minutes, trouvait que le plancher lui brûlait la plante des pieds, ou que le siège sur lequel il était assis poussait des aspérités intolérables pour

(1) Baour-Lormian parlait sans cesse de rentrer momentanément à Toulouse.

lui-même, m'aidant par les épaules à retrouver le seuil de la porte, me répétait de sa voix la plus concentrée : fuyons loin du tyran ! — Ce n'est que sur l'escalier qu'il reprenait tout son organe, pour me dire :

— Avez-vous vu un despote pareil ? C'est mon mauvais génie ; si je l'écoutais, avec ces travaux de forçat qu'il prétend m'imposer, il abrègerait mes jours. Convenez-en donc que c'est le démon le plus acharné.

De mon côté, lui montrant alors du doigt, à titre de réplique, la porte que nous venions de franchir, je lui glissais :

— Ecoutez !

Et, en effet, à travers l'huis entrebaillé, nous entendions encore avec les accents les plus déclamatoires, une voix passée à l'état de tempête :

— Oui, oui, la postérité impitoyable vous demandera compte de votre inertie éternelle ; votre âme dort, c'est connu. C'est un signe de décadence, je le sais bien ; vous sentez la fosse d'une lieue. Oui, je veux proclamer devant tous votre mort anticipée... Je serai désormais votre détracteur implacable.... Allez, soyez maudit des races futures pour lesquelles vous ne voulez rien faire !

A de telles invectives, Baour-Lormian murmurait dans toute sa placidité :

— J'ai bien quelques bonnes duretés à lui objecter.... rien ne me tient que..... mais j'ai observé que les émotions précédant le dîner sont toujours malsaines... Ce que je ne fais pas aujourd'hui, je le ferai demain, il m'entendra... fuyons ; la position n'est pas tenable. D'ailleurs, les heures nous pressent, ne soyons pas en retard.

Et le lendemain ou le surlendemain de cette rupture, les amis réunis à la même table formaient de nouveaux projets. Baour-Lormian chérissait les plans ; l'exécution seule lui donnait des transes. Dans ces réunions culinaires, Lamothe-Langon ne cessait de répandre à pleines mains ses canevas, et les invectives homériques à la suite de tout cela ne tardaient pas à recommencer ; mais, malgré tout, il ne s'écrivait pas un vers.

Je n'appellerai donc pas collaborateur celui qui souffle l'œuvre : deux hommes peuvent échanger des idées, des inspirations sans qu'il s'établisse entre eux aucune sorte de solidarité. Celui qui nous parle, qui réchauffe nos pensées par les siennes, et fait s'agiter la fibre

allant à notre cœur, pourra devenir une cause mystérieuse, il ne sera jamais rien moins que l'effet produit par notre volonté. Le monde extérieur paré de ses grâces et de ses charmes peut bien faire jaillir de notre âme des sensations que nous ne connaissions pas ; notre individualité proprement dite, dans ses manifestations, n'en demeure pas moins distincte. Lamothe-Langon est bien, — je le reconnais, — l'esprit très-visible qui attise et entraîne cette nature ; il lui met, par moments et assez brutalement, la lyre dans les doigts, mais l'instrument était discord, et il n'est point l'âme de ces mélodies qui s'échappent pures, nettes, sous une main plus habile : il est tout au plus le démon familier ranimant dans l'être la flamme mal éteinte ; il est l'excitateur de Pégase qu'il flagelle à tour de bras, le forçant d'avancer.

Si je suis revenu en arrière vers Lamothe-Langon que je paraissais avoir laissé en chemin pour une bonne fois, ce n'est point pour détailler quelques traits inutiles contre l'écrivain si fécond, contre le producteur sans égal, dévoué avant tout au labeur, qui, quand il avait marché, marchait encore, comme pour éterniser en lui la loi suprême du mouvement. Non, je n'ai pas voulu envelopper dans la satire une existence éteinte dans le malheur, je n'ai point voulu jeter la pierre à celui à qui la destinée vint souvent couper le chemin ; infortune sans nom, qui, aux heures où la détresse devint extrême, s'en alla cacher avec résignation dans les profondeurs de la grande cité, son météore éteint, afin de sauver à son siècle le reproche de n'avoir rien fait pour ceux qui souvent ont tant fait pour lui. Je sais qu'au bon temps, comme à la mauvaise heure, je reçus de lui bon accueil, je ne l'ai pas oublié ; il était l'homme de conseil, et bibliothèque vivante plus que qui que ce soit au monde ; on pouvait s'adresser à lui ; la mémoire et la bonne volonté ne faisaient point défaut ; il avait sans doute les rudesses de l'amitié, mais en possédait la constance inébranlable. Dans la quinzaine qui précède son décès, il m'écrivit, et c'est une lettre cordiale pour tous, où le vieux Barde n'est point oublié ; si j'ai laissé tomber quelques rigueurs en chemin, c'est uniquement la vérité, et la vérité, on la doit surtout aux hommes d'une certaine valeur.

J'ai voulu, autant qu'il était en mon pouvoir, compléter les phases biographiques de l'imitateur d'Ossian ; je n'ai pas prétendu abuser du secret de tout dire... Dieu me garde de prendre racine sur ce ter-

rain ! Je n'effeuillerais pas jusqu'à la fin les rameaux dont se compose cette vie ; je ne redirai point toutes les épîtres, tous les contes, tous les opuscules, avec leur numéro et leur étiquette ; je ne compte pas avec les branches du rosier, avec les brins d'herbe de la pelouse, avec les pierres qui blanchissent sous le cristal murmurant de la nyade ; je n'ai pas tout conté en fait d'anecdotes, et quoique que les noirs cyprès aient germé là-dessus, il est bon de garder quelques fragments devers soi. Baour-Lormian avait fréquenté le lycée Telusson, cela va sans dire ; il fut en liaison avec Millevoie, avec Menneval qui lui rappelait les chroniques de l'Empire, avec les Dolgorouski, les Demidoff qui lui parlaient du Nord et de ses glaces, avec l'académicien Etienne, à propos duquel il avait toujours quelque incident incommode au bout des lèvres, et même avec Bailly-Duferray, cette chronique vivante des vieux jours, qui s'était promené dans toutes les rues de Paris, Voltaire s'appuyant à son bras..... Je m'arrête, sans quoi je recommencerais l'histoire tout entière des premières années du XIX^e siècle, et Dieu sait où cela nous conduirait : il avait bien eu des vellétés d'écrire ses mémoires, il en assembla même certains feuillets..... Un homme qui a un pied assez largement enfoncé sur la moitié des deux siècles a le droit de se considérer comme une chronique animée, et de faire les honneurs du temps qui fuit à ceux qu'amène l'ère moderne..... Mais, que sont-ils devenus ces pauvres feuillets où tout le monde avait trempé un peu sa plume ? pages pleines ou décolorées, selon que le calligraphe de passage savait, au sein du sommeil, exciter les souvenirs ? que sont devenues d'autres œuvres inédites qui, pas plus que *Mahomet II*, n'ont pas vu la lumière ?

Je crois que, sans abuser du droit de tout dire, je puis parler de *Dinath* et des *Albigois*. *Dinath*, la sœur d'*Omasis*, tragédie ou plutôt drame en trois actes, qui rappelle assez les charmes, les grâces, la poésie élevée de Joseph ; c'était bien le même genre, un peu moins d'éclat dans les vers, par exemple, le prestige s'en est allé ; néanmoins, la couleur biblique existait tout autant. *Simon de Montfort* était d'une tout autre facture. Le drame des *Albigois* avait une couleur locale, une teinte moyen-âge ; les tristes agitations de ce siècle tragique y étaient assez caractérisées. Baour-Lormian avait consulté les annalistes de l'époque ; d'où il suit que les Foulques, les Simon de Montfort, les Dominique d'Osma ne sont pas des agneaux ; la trahison

qui conduit l'étranger au cœur de l'Aquitaine, quelque parée qu'elle soit de prétextes honnêtes, était traitée avec sévérité. L'auteur d'*Omasis*, dans sa simplicité primitive, oubliait que plus d'un parmi nos contemporains savait mieux ces histoires qu'il avait contemplées les yeux fermés pour ne pas être ébloui, que les chroniqueurs du temps qui se sont amusés à les étudier les yeux ouverts. Mais, je le répète, je ne prétends bouleverser les idées de qui que ce soit, et pour preuve, j'ajoute : l'histoire proprement dite n'est qu'une vieille indiscreète, dont il faut, de temps à autre, rafraîchir la robe, quand ce ne serait que pour lui recouvrir légèrement les nudités ; aussi, il n'est pas bon que nos écrivains bien intentionnés aillent embarrasser leurs jambes dans ces mailles irritantes ; il vaut mieux enjamber les ronces et éviter la gêne des broussailles.

Je n'ai mentionné *Dinath* et les *Albigéois* que pour manifester un regret. C'est beau, c'est poétique, tant que l'on voudra ; ce sera même la grande pensée, ce rayon sublime de l'homme, découlant de son intelligence comme une phosphorescence, prête à lui rappeler le souffle d'où il est parti ; œuvre de génie, production informe, n'importe ! tout cela forme les mille voix du grand fleuve sonore se traînant majestueusement vers la mer de l'oubli. Puisque je suis cependant sur les idées tristes, je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas quelques mots du poème de *Job*.

A une heure où la destinée s'avance environnée pour nous de cette solennité qui prête à penser, où l'âme délaissée en quelque sorte par les bruits de la terre a conscience de son réveil, le poète prit de nouveau la harpe des temps antiques. Cette fois, c'est la harpe des ermites d'Hébron, des solitaires de la montagne désolée ; il s'est réfugié sous le palmier d'où vagit une pensée sainte ; il s'est recueilli au-dedans de lui-même. Lorsque Corneille renonçait aux triomphes de la scène, il traduisit péniblement en vers le livre excellent parmi tous les livres, celui du chancelier Gerson ou de Kempis, comme l'on voudra ; il ne fit qu'un labeur, il s'imposait l'expiation. Baour-Lormian, en redisant dans sa langue les merveilles de l'Hiemen, conserve tous les élans de son âme. Il avait depuis bien longtemps des préférences pour cette page sublime de la Bible, et, aux heures de la solitude, il aimait à se redire à lui-même ces grandeurs si bien faites pour placer l'homme en face de Dieu et l'en rapprocher. On ne pouvait lui

ménager des instants plus conformes à son désir que de lui relire quelques psaumes du poème immortel : « Là, disait-il, il y a le grandiose des images, et toute la sagesse convenable à l'homme. »

Une lecture quelconque, des recherches historiques sur la terre de Hus, des commentaires sur le livre divin, des extraits de cette sagesse antique, le trouvaient toujours disposé ; on était assuré sur ce terrain de réveiller son attention. Il fit son chant du cygne ; c'était religieux, autant que son *Retour à la religion de 1825*, ce l'était même davantage, et lui a conquis l'estime de tous. M. Ponsard dans son discours (1), dit à propos de l'imitation de Job : « M. Baour-Lormian, dans cette œuvre, a simplifié plus tard son style pour se rapprocher de la simplicité de Job ; mais il rencontrait là une pensée d'un autre ordre, des traits courts et frappants, des métaphores étranges et rapides, des images gigantesques, dessinées d'un seul coup ; le sublime dans la naïveté ; toujours le mot propre et le fait caractéristique : De plus mâles génies eussent échoué. » M. Nisard, dont le style serré et précis a, quand il veut, tant de grâce, s'exprime sur le traducteur de Job de la manière suivante : « Poète jusque dans l'extrême vieillesse, la poésie lui servait comme d'une musique harmonieuse pour bercer ses souffrances, ou comme d'un langage plus intime pour se parler de plus près à lui-même ; c'est ainsi que les vers de ses premiers jours rejoignaient sa jeunesse à sa vieillesse ; par les grâces de ses derniers vers il parlait de Dieu avec un serviteur fidèle, dont la foi simple l'aidait à mourir dans les suprêmes espérances. »

Victor Hugo crut devoir adresser ses remerciements ou ses félicitations à l'imitateur de *Job*, par huit vers que j'ai dans les mains, inédits et autographes ; je cède à l'attrait d'une publication, ils feront corps avec mon sujet.

A M. B.-L.

Merci, poète ! — au seuil de mes lares joyeux
Comme un hôte divin tu viens et te dévoiles,
Et l'aurole d'or de tes vers radieux
Brille autour de mon nom comme un cercle d'étoiles.

(1) Discours de réception à l'Académie.

Chante, Milton chantait ; chante, Homère a chanté ;
Le poète des sens perce la triste brume ;
L'aveugle voit dans l'ombre un monde de clartés :
Quand l'œil de chair se tait l'œil de l'esprit s'allume.

M. de Lamartine eut également des louanges pour les travaux de *Job* ; je pourrais reproduire une lettre élogieuse, je préfère rappeler une parole significative ; dans la bouche du poète-orateur elle m'a paru prendre une valeur considérable.

En lisant les imitations d'Ossian, le jeune auteur des *Méditations* s'est écrié : Je suis poète !... Sans prétendre marcher en arrière vers mon sujet, entre deux idées que j'avais à cueillir, j'ai fait un choix et je me suis reporté avec complaisance sur un discours de M. de Lamartine. J'ai signalé l'opinion de deux académiciens : de l'un, qui recueillait l'héritage laissé vacant par le décès de Baour-Lormian, de l'autre qui souhaitait la bien-venue au nouvel arrivé. L'apothéose qui attend ordinairement à l'Académie française l'un des immortels qui s'en est allé peut avoir son intérêt ; je ne sais point si les membres de l'Institut ont pris cet usage à la coutume égyptienne, afin de prodiguer aux morts les bonnes vérités qu'il n'eût pas été séant de leur dire pendant leur vie ; il est certain, néanmoins, que ce jour-là tout s'anime et prend un air de fête sous le dôme de l'ancien palais Mazarin. Le ban et l'arrière ban d'une société d'élite se trouvent convoqués, un peu d'abord pour rappeler aux grandes dames les principes d'une saine littérature, un peu pour prêcher au noble faubourg l'unité de temps et de lieu en matière dramatique, ou tel autre point de didactique non moins essentiel : il y a encore d'autres raisons que je ne ferai pas entrer dans mon sujet. M. Ponsard fut l'heureux mortel qui vint s'asseoir à l'Académie, le 4 décembre 1836. La part littéraire qu'il fait à son illustre devancier est digne et satisfaisante en tout point. C'est bien le légataire heureux de l'être, sans aucun doute, mais il paie les droits de succession sans arrière-pensée et du meilleur cœur du monde ; on n'en attendait pas moins de l'auteur de *Lucrece*. Il reconnaît bien que les poésies de Baour-Lormian n'ont pas été oubliées. L'homme seul, dépourvu, au milieu de son siècle, de toute condition officielle, a pu se voir délaissé. Derrière cette idée je crains de rencontrer un doute... je n'entrevois point une foi très-robuste. Plus d'un sera tenté de se demander si les lettres sont un titre

imparfait servant à compléter d'autres titres, sans en être un par lui-même, et, comme nous sommes sous le vent, il ne faudrait pas que les indiscrets allassent supposer que l'on est par moments de l'Institut parce qu'on est autre chose, et qu'on devient par voie de retour autre chose quand on se trouve de l'Institut. Mais, comme je repousse toute perfide insinuation, je reviens à mon apothéose.

Le panégyriste constate donc l'influence réelle, quoique passagère, d'*Ossian* sur la littérature française ; il rappelle une vogue que personne ne saurait nier ; cette vogue, il la comprend, il sent que le Premier Consul, jeune encore, se soit épris pour elle ; il voit la *Malvina* de M^{me} de Staël éclore dans toute sa fraîcheur du sein de ces inspirations, ainsi que d'autres productions sorties de plumes non moins illustres ; il trouve que Baour-Lormian ne saurait mieux faire que de s'environner, dès le début, de ce crépuscule ossianique qu'il avait aperçu le premier, et de s'en faire son auréole. Les hôtes diaphanes du palais de cristal, les bruits de la grève, les vierges gaéliques, cette poésie rêveuse, aux contours indéterminés, semblait faite pour son genre. Il a pressenti le romantisme, il s'est arrêté devant quelque Adamanstor, il a eu le style de l'époque avec des mérites particuliers, trop majestueux quelquefois, cependant naturel et toujours musical ; on y respire un souffle racinien, quelque chose de doux, de pur et de simple ; on sent la poésie vous couler jusqu'au fond du cœur. M. Ponsard trouve, en somme, un poète aimé et honoré, mais un peu oublié, dont la gloire est restée la seule amitié. L'*Omasis*, dont nous nous sommes déjà entretenu, il voudrait lui voir commencer sa légende à la citerne. M. Nisard, au contraire, dans ses appréciations de Modérateur pour la pièce qui fut portée pour le prix Décennal, ne veut pas remonter aussi loin ; il pense que ce qui a été conduit par Baour-Lormian a été bien conduit ; en faisant comme il a fait, il a été lui-même, et il n'a point été, à l'aide de figures ambitieuses, l'exagération de sa couleur ; il n'a pas surtout, comme tant d'autres, couvert sa pâleur par de grands termes. Dans ses nobles travaux, il n'a pas traduit si l'on veut, il a accommodé au goût français ; il est de l'école de Delille et de Saint-Lambert, et, en outre, il a plus d'une fois rivalisé avec le poète de Ferrare.

Voilà donc l'auteur d'*Omasis* et de la *Jérusalem* solennellement jugé sous la coupole de l'Institut, au grand jour, par les hommes compétents, par les juges revêtus de la palme verte ; et l'on est forcé

d'admettre que la vérité intelligente est là présente avec ses franchises ; car la mort comporte ce noble privilège de dire d'un homme avec sincérité ce qu'il fut jusqu'à la fin, notamment quand il ne laisse pas après lui une lignée puissante, intéressée, et traînant à sa suite la solidarité du nom. Il me sera donc permis d'admirer les nobles paroles tenues à l'Académie ; je ferai cependant mes réserves. Je ne désire point l'éloge quand même ; vous avez voulu rendre l'homme intéressant jusqu'à l'extrême et vous l'avez peint aveugle, souffrant, pauvre et délaissé ; le tableau du poète peut gagner ainsi en prestige, il y perdra à coup sûr en exactitude. Il se sera montré de la sorte aux visiteurs officiels, je ne le conteste pas ; il aimait à se poser ainsi vis-à-vis de ceux qui venaient caresser de la main le fauteuil académique et toucher barre, sauf à s'éloigner le lendemain du scrutin. Malheureux alors, il était l'Ossian aveugle, entrevoyant déjà les palais diaphanes ; il devenait l'Homère délaissé, ou bien Job tout prêt à s'asseoir sur sa modeste couche : il était l'infortune incarnée, traînant au hasard ses lares comme il peut, et s'adressant aux passants pour que sa destinée ne soit pas amoindrie. Puis, malgré une vanité un peu occitanienne, il s'accommodait assez de cette pitié recueillant les gémissements au passage ; il lui semblait que l'attitude du poète avait gagné en intérêt ce qu'elle pouvait perdre aux yeux de quelques-uns. En présence des visiteurs académiques, qui ne s'agitèrent souvent que dans une certaine caste, et qui ne provenaient que d'un certain monde, il était constamment l'octogénaire plongé dans les ténèbres les plus épaisses. Alors, selon la circonstance, il se tenait en garde et ne poussait que des accents lamentables ; on aurait cru presque entendre le chantre du coin de la rue disposé à se montrer avec tous les attributs du rôle.

Positivement, Baour-Lormian est l'homme à qui la vue a fait défaut ; il n'est pas de ceux cependant dont le sens est atteint par une nuit complète : de bonne heure, il se trouva affecté d'une maladie dans la rétine de l'œil, et le nerf optique, sans avoir été en souffrance, tendait à un affaiblissement passager et variable. Certains jours, il voyait médiocrement ; le lendemain, surtout quand il était inondé de lumière, son regard submergé par un brouillard épais n'entrevoyait que des blancheurs : c'était l'amoindrissement d'un organe, ce n'était pas le noir rideau qui intercepte toute la lumière. Il en convenait dans l'intimité, et principalement en dehors des visiteurs officiels

dont j'ai parlé ; seulement, il a passé sa vie, disait-il, à décroître ; la quinzaine présente était toujours plus mauvaise que celle d'auparavant, et ainsi a marché le mal, a-t-il répété durant trente ans.

Malgré ces incidents, il a eu une bonne dose de philosophie ; et, s'il eût de temps à autre des larmes au service de sa voix, il a bien su en toute occasion tenir son cœur ou son âme à deux mains pour les préserver du choc des tempêtes ou de ces heurtements qui attristent notre vie. Ce n'est pas qu'il eût élevé un mur autour de lui pour s'enfermer dans son égoïsme, non ; mais, dans sa terreur des émotions, il ne voulait pas de cette douleur dont chacun n'a que faire, à laquelle vous ne pouvez rien, et qui ne vous visite que pour répandre sa contagion. Ne disons pas trop, à l'exemple de nos académiciens, qu'il fut assez oublié, n'ayant d'autres compagnons que sa gloire ancienne ; ce serait là le langage de ceux qui ne l'ont vu que la veille d'une élection à l'Institut. Aux heures dernières, il eut ses fidèles et sa petite cour : l'excellent M. Ragon, le délicieux interprète de Camoëns, Onésime Le Roy, le savant auteur des Mystères, Lamothe-Langon dont j'ai parlé, Bignan et plusieurs autres qui, sans avoir subi l'estampille de la renommée, apportaient avec eux les parfums de l'amitié. Je ne m'occupe pas du soin de rechercher dans la maison de Socrate le nom des vrais amis, ou de la pléiade qui, toutes les fois que la mort a fait une trouée dans le vénérable corps des immortels, s'en viennent veiller au grain avec un désintéressement équivoque. On présume que la phalange n'était pas trop disséminée.

Une existence accomplie dans les conditions que j'ai signalées devait finir naturellement sans trop de secousses. Enfant, adolescent, homme fait, il avait bien eu des simulacres, des délicatesses de santé pouvant servir de prétexte à la maladie ; jamais celle-ci, comme un hôte importun, n'était venue s'implanter dans sa demeure. Au milieu de ses doléances, une seule parole l'épanouissait ; c'est quand je lui disais : « Ne me parlez pas d'Ossian, je l'abandonne à ses brouillards, vous serez le privilégié, vous avez tous les symptômes du centenaire. » Sa taille, en effet, était demeurée droite et élancée ; et, lorsque dans sa marche, plus ou moins hésitante, ses yeux ne se trouvaient pas astreints à rechercher la terre, son front revêtu d'une noble pâleur se redressait avec éclat ; les grands traits de cette physiologie d'élite rappelaient l'homme aux illustres amitiés ; il y avait en lui ce type tel que la nature, corrigée par les habitudes, le prend

partout où il se trouve, quand elle le destine à des élévations inespérées. L'homme physique et l'homme moral semblaient avoir défié le temps : ainsi, netteté dans les idées, mémoire prodigieuse, facultés privilégiées, tout est resté jusqu'au moment du tombeau ; il en a été comme cela, malgré tout ce que pourraient conter ceux qui l'ont peu connu, le prenant pour ce qu'il se donnait au quart d'heure des lamentations.

Tout cela devait finir sans secousses et sans félicités saillantes, tout comme finit le rêve vulgaire du plus simple mortel. Le dernier jour s'est levé, comme tous les autres, sans souffrance et sans présage sinistre. Il y a quelque chose d'inouï dans cette existence qui commence si loin, et s'en vient jusqu'en 1855, sans avoir rien à démêler avec la maladie. Le 28 décembre 1854, aux Batignolles, il paye son tribut. Le jour a lui comme de coutume : à dix heures, Baour-Lormian fit son repas selon son usage ; à midi, il demanda du thé qu'il ne prit point ; à une heure, il voulut se placer sur sa couche, et comme on lui objectait que c'était la première fois de sa vie qu'il s'allait ainsi dans la journée, il persista ; à deux heures, il répéta simplement qu'il désirait reposer... à trois heures, tout était dit ; il s'en était allé sans soupir, sans douleur, sans la moindre émotion. Il voulut jusqu'à la fin justifier ce qui n'est peut-être écrit pour personne, qu'il avait vécu sans maladie et qu'il s'en était allé comme il avait vécu.

Je ne crois point être hors de la vérité, lorsque j'ai raconté qu'il avait mené une existence heureuse. Il fit assez bien pour son siècle : son siècle ne fit pas trop mal pour lui, et il le quitta, comme on a vu, sans de très-pénibles efforts. D'autres ont pensé qu'il fallait une auréole de misères et d'infortunes pour lui faire de l'intérêt. Ils ont voulu que les pâles lueurs de ses années, que les crépuscules de sa vieillesse fussent les ténèbres de l'aveugle ; ils ont présumé que là où il n'y a pas la richesse, il y a la misère ; que là où il n'y a qu'une vingtaine d'amis il y a l'abandon ; je ne vois là dedans, pour moi, qu'une hyperbole. Je trouve, pour mon compte, tout autant d'originalité dans cette existence, éclosée d'abord sous des brises embaumées de poésie et déposée ensuite par les flots sur le sombre rivage où l'attend un lit de feuilles et de fleurs, que s'il en était autrement. Je ne vois pas la nécessité, pour compléter le poète, de le lancer à travers les orages et de le retirer tout moulu du milieu des roches et du sein des récifs. Si les lois de la destinée exigent, pour qu'il y ait du prestige autour d'une illustration, qu'elle soit jetée dans la tempête et

qu'elle apparaisse comme un drame, je dirai tant pis. Si telle est la règle générale, je me sou mets; néanmoins, il me sera permis de manifester mes sympathies pour l'exception, qui semble prendre, par ce seul fait, un caractère de nouveauté précieux.

J'ai dit mon dernier mot, cette vie a cessé; il est donc temps d'aborder le premier chapitre de la postérité. En conséquence, plein de cette idée, j'ai songé aux rues sans nombre qui coupent en tous les sens la cité où nous nous trouvons; j'ai rencontré des carrefours sans désignation; j'ai découvert à chaque pas des lieux et des noms vides de souvenirs, trop heureux quand le trivial de l'idée ne le disputait pas aux consonnances d'un langage impur et barbare. Alors je me suis posé cette question : « N'y aurait-il pas de place pour quelqu'un et pour quelque chose? » J'ai ajouté : « Les voies de la ville ne devraient-elles pas être pour nous comme de riches feuillets, des pages illustres où revit pour la postérité l'histoire du passé?... » Le principe une fois émis ne m'a jamais été contesté. Je n'enregistrerai point l'opinion de ceux qui ne s'informent jamais des événements de la veille; pour qui le monde a toujours fini et commencé à la distance de leur courte vue, qui n'ont jamais compris d'autres célébrités que celles qui les touchent par le contact le plus matériel et le plus vulgaire.

Lorsque j'ai parlé pour le vieil ami, quand j'ai sollicité pour le noble barde quelques lettres bleues sur faïence jaune, et un écusson indicateur à la maison qui fait l'angle de la rue *Gamion*, je n'ai jamais rencontré sur mon passage une objection sérieuse ou digne de fixer le souvenir. Pourtant, le silence s'est continué; la muraille qui commence la rue est demeurée sans désignation ou à peu près, et l'oubli, ce second linceul des morts, a menacé d'envelopper cette ombre qui réclamait, par mon organe, une patrie et l'hospitalité du coin. Je ne me suis point lassé..... et je me demande, sans jalousie de la gloire de qui que ce soit : « Voyons si le renom de celui qui fait corps avec notre siècle et notre littérature, voyons si cette physionomie poétique ne vaudrait pas tout autant que celle du préteur, de l'arrêti ste poudreux ou que telle autre figure gauloise tristement incrustée dans sa niche dorée. » Maintenant, quand un nom se montre ainsi plein et radieux, quand le succès a tendu la main au savoir et au génie et que la destinée a cessé, pour un instant, de se montrer injuste et aveugle, faut-il venir défaire ce qu'elle a si bien fait? Ne nous hâtons

pas donc de démolir ce que nos devanciers ont si bien édifié. L'écho plus ou moins lointain renvoie encore ses rumeurs ; ne répudions pas une illustration prête à déteindre sur les murailles de la cité qui fut sa patrie. Pour moi, j'ai présenté requête pour les morts, j'ai plaidé la cause du vieil ami. Que la génération qui lui sert de postérité nous écoute favorablement, et qu'elle enregistre un peu et beaucoup de gloire locale, selon que nous l'avons demandé !

FIN.









